AFRICAN UNION
الاتحاد الإفريقي

UNION AFRICAINE
UNIÃO AFRICANA

CAERT, B.P 141 Bureau Poste El-Mohammadia Alger, Algérie, Tel +213 21 52 01 10 Fax +213 21 52 03 78
Email : admin@caert.org.dz

ACSRT / CAERT

African Centre for the Study and Research on Terrorism

Terrorism

Bi-weekly Press Review

16 - 30 April 2015

Review no. 91

ACSRT / CAERT
African Centre for the Study and Research on Terrorism

Press Review
16—30 April 2015

Table of Contents

Pages

African Union

- The AU strongly condemns the killing of African nationals by terrorist elements in Libya 4
- L'UA condamne fermement l'assassinat de ressortissants Africains par des éléments terroristes en Libye 5
- Communiqué of the AU- PSC at its 499th meeting, held on 23 April 2015 on the killing of 30 innocent Ethiopians by terrorists affiliated to the Islamic State (ISIS- Da' esh) in Libya, 6
- Communiqué du UA-CPS en sa 499ème réunion, tenue le 23 avril 2015 sur l'assassinat de 30 ressortissants éthiopiens innocents par des terroristes affiliés à l'Etat islamique (ES-Daesh) en Libye, 7
- Communiqué of the AUC Chairperson on the Xenophobic Attacks on Foreign Nationals in South Africa 8
- Communqué de la Présidente de la CUA concernant les Agressions visant des ressortissants étrangers en Afrique du Sud 9

Terrorism in Africa

Ethiopia

- «La sécurité en Afrique», principale préoccupation du 4e Forum de Tana 10

Kenya

- For Safety of Kenyans, Somali Refugees Should Go Home 12
- Le Kenya a peur des Somalis qui vivent sur son sol 13

Libya

- A time for reason to prevail and not illusion 15

Mali

- Why Peace Negotiations in Mali, Won't Succeed 17

Nigeria

- Boko Haram Changes Name to 'Islamic State's West Africa Province' in Accordance With ISIS, Continues Mission for African Caliphate 21
- Tahir Sherriff's View on Boko Haram Insurgency In Nigeria 23

Somalia

- Divorce Al-Qaeda and wed Islamic State? Weak but still deadly Somalia's Shabaab sweats over its future 27
- Somalia: The Islamic Conundrum 31

South Africa
- Xenophobic violence lingers in S. Africa despite Zuma's appeals for calm 35

Tunisia
- Tunisie et les enjeux de la bataille pour la sécurité 39

International Organizations

EU
- EU-Africa relations: from 'handouts' to 'hands on' 47

UN
- Entretien sur la lutte contre le financement terroriste avec Jean-Paul Laborde du Comité contre le terrorisme 50

Terrorism in the World

Afghanistan
- Le groupe État islamique revendique l'attentat de Jalalabad en Afghanistan 53
- Le groupe EI est-il vraiment présent en Afghanistan? 56

France
- Terrorisme: quatre modèles explicatifs 59
- "cinq attentats" déjoués en France ces derniers mois selon Valls 62

Greece
- Le parti Aube dorée, jugé comme organisation criminelle 66

Iraq
- Des ex-captives de l'État islamique décrivent une politique de viols systématiques 69

Lebanon
- Lebanon resumes hostage talks with ISIS 83

Russia
- Jihad turns global 85

USA
- Terrorism and Fundamentalism not Exclusive to Islam 88

Yemen
- Seeds of Conflict, Ground of Transition 92

African Union

The African Union strongly condemns the killing of African nationals by terrorist elements in Libya

Addis Ababa, 20 April 2015: The Chairperson of the Commission of the African Union (AU), Dr. Nkosazana Dlamini Zuma, has learned with utmost shock about the killing of a number of innocent African nationals, reportedly from Ethiopia, by terrorist elements affiliated to the Islamic State (Daesh) in Libya, which appeared in a propaganda video clip released on Sunday, 19 April 2015.

The Chairperson of the Commission strongly condemns this barbaric and cowardly act. She stresses that such despicable act only underlines the urgency for an enhanced international action in addressing the prevailing situation in Libya, marked by the collapse of law and order and the increasing presence of terrorist groups, some of which have pledged allegiance to the Islamic State.

The Chairperson of the Commission reiterates the AU's commitment to continue working with all relevant African and international stakeholders towards the restoration of effective state institutions and security in Libya, as well as the elimination of the terrorist groups that are operating in that country.

L'Union Africaine condamne fermement l'assassinat de ressortissants Africains par des éléments terroristes en Libye

Addis Abéba, le 20 avril 2015: La Présidente de la Commission de l'Union africaine (UA), Dr. Nkosazana Dlamini Zuma, a appris avec une immense consternation l'assassinat, en Libye, par des éléments terroristes affiliés à l'État islamique (Daesh), de nombre de ressortissants africains innocents qui seraient originaires d'Éthiopie, tel qu'apparu dans une vidéo de propagande diffusée dimanche, 19 avril 2015.

La Présidente de la Commission condamne fermement cet acte barbare et lâche. Elle souligne que cet acte méprisable met en relief, s'il en est besoin, l'urgence d'une action internationale renforcée pour faire face à la situation prévalant en Libye, qui est marquée par l'effondrement de l'ordre public et la présence croissante de groupes terroristes, dont certains ont prêté allégeance à l'État islamique.

La Présidente de la Commission réitère la détermination de l'UA à continuer à œuvrer avec toutes les parties prenantes africaines et internationales concernées pour le rétablissement d'institutions étatiques viables et la restauration de la sécurité en Libye, ainsi que pour l'élimination des groupes terroristes qui opèrent dans ce pays.

Communiqué of the Peace and Security Council of the African Union (AU), at its 499th meeting, held on 23 April 2015 on the killing of 30 innocent Ethiopians by terrorists affiliated to the Islamic State (ISIS-Da' esh) in Libya, as shown in a propaganda video clip released on 19 April 2015

The Peace and Security Council of the African Union (AU), at its 499th meeting, held on 23 April 2015, adopted the following press statement on the killing of 30 innocent Ethiopians by terrorists affiliated to the Islamic State (ISIS- Da' esh) in Libya, as shown in a propaganda video clip released on 19 April 2015.

Council expressed its profound shock and sorrow at this heinous and criminal act, and conveyed its heartfelt condolences to the people and Government of Ethiopia, as well as to the families of the victims of this horrible act. Council strongly condemned this horrible act aimed at innocent African migrant workers, and reaffirmed AU's total rejection of terrorism in all its forms and manifestations.

Council underlined that the killing of Ethiopian citizens and earlier similar acts, including against Egyptian and other African citizens, are a further illustration of the seriousness of the prevailing situation in Libya. In this respect, Council noted with utmost concern the total collapse of state institutions in Libya and the increasing presence of terrorist groups in the country, some of which are affiliated to the Islamic State.

Council reiterated the imperative for renewed, vigorous and coordinated African and international efforts to address the situation in Libya, facilitate the establishment of effective governance structures, restore security and eliminate all terrorist and criminal groups operating in that country.

Council agreed to dispatch a delegation, to be led by its Chairperson for April 2015 and comprising one representative from the five regions of Africa, to express its full solidarity and that of the entire African continent to the Ethiopian people and Government. In this context, the delegation will also consult with the Ethiopian authorities on the best ways and means for effectively addressing the terrorism threat and the current situation in Libya.

Communiqué du Conseil de paix et de sécurité de l'Union africaine (UA), en sa 499ème réunion, tenue le 23 avril 2015 sur l'assassinat de 30 ressortissants éthiopiens innocents par des terroristes affiliés à l'Etat islamique (ES-Daesh) en Libye, tel que montré dans une vidéo de propagande diffusée le 19 avril à 2015

Le Conseil de paix et de sécurité de l'Union africaine (UA), en sa 499ème réunion, tenue le 23 avril 2015, a adopté le communiqué de presse suivant sur l'assassinat de 30 ressortissants éthiopiens innocents par des terroristes affiliés à l'Etat islamique (ES-Daesh) en Libye, tel que montré dans une vidéo de propagande diffusée le 19 avril à 2015.

Le Conseil s'est dit profondément choqué et attristé par cet acte odieux et criminel, et a exprimé ses sincères condoléances au peuple et au Gouvernement éthiopiens, ainsi qu'aux familles des victimes de cet horrible acte. Le Conseil a fermement condamné cet acte affreux visant des travailleurs migrants africains innocents, et a réaffirmé le rejet total par l'UA du terrorisme sous toutes ses formes et manifestations.

Le Conseil a souligné que le meurtre de ressortissants éthiopiens et des actes similaires antérieures, y compris contre des ressortissants égyptiens et d'autres pays africains, sont une nouvelle illustration de la gravité de la situation qui prévaut en Libye. À cet égard, le Conseil a noté avec une profonde préoccupation l'effondrement total des institutions étatiques en Libye et la présence croissante des groupes terroristes dans le pays, dont certains sont affiliés à l'Etat islamique.

Le Conseil a réitéré la nécessité d'efforts africains et internationaux renouvelés, énergiques et coordonnés pour faire face à la situation en Libye, faciliter la mise en place effective de structures de gouvernance, rétablir la sécurité et éliminer tous les groupes terroristes et criminels opérant dans ce pays.

Le Conseil a décidé de dépêcher une délégation, dirigée par son Président pour le mois d'avril 2015 et comprenant un représentant de chacune des cinq régions d'Afrique, afin d'exprimer son entier solidarité et celle de l'ensemble du continent africain avec le peuple et le Gouvernement éthiopiens. Dans ce contexte, la délégation consultera également avec les autorités éthiopiennes sur les voies et moyens les meilleurs pour lutter efficacement contre la menace du terrorisme et trouver une solution à la situation actuelle en Libye.

Communiqué of the AUC Chairperson on the Xenophobic Attacks on Foreign Nationals in South Africa

Washington DC, USA - 15 April 2015: The Chairperson of the African Union Commission, Dr. Nkosazana Dlamini Zuma has described the attacks of foreign nationals in the province of KwaZulu Natal in South Africa as "unacceptable," calling an immediate halt while expressing once again her deep concerns regarding the attacks on foreign nationals.

"Whatever the challenges we may be facing, no circumstances justify attacks on people, whether foreigners or locals. It is unacceptable." She lamented.

While calling for an immediate halt to the attacks, the AU Commission welcomes the interventions from the South African government, including the deployment of the Inter-Ministerial committee to KwaZulu Natal to engage with those affected and with local communities, as well as the deployment of more police to provide protection and keep law and order.

The AU Commission Chairperson decried the incidents as particularly unfortunate, as celebrations of Africa month approaches. "On 25 May we remember the founding of the Organisation of African Unity, which played such a critical role in mobilizing international solidarity for the end of Apartheid." She added.

The challenges faced by South Africa, poverty and unemployment, are challenges faced by all countries on the continent and we must work together to address these, and build a better future for all Africans.

The AU Commission Chairperson appealed for dialogue in and amongst communities, to address the challenges and find peaceful solutions.

Communqué de la Présidente de la CUA concernant les Agressions visant des ressortissants étrangers en Afrique du Sud

Washington DC, États-Unis d'Amérique - 15 avril 2015: La Présidente de la Commission de l'Union africaine, Dr Nkosazana Dlamini Zuma, a qualifié d'« inacceptables » les agressions commises sur des ressortissants étrangers dans la province du KwaZulu-Natal en Afrique du Sud et a demandé un arrêt immédiat de telles agressions, tout en exprimant encore une fois sa profonde préoccupation à l'égard de tels comportements vis-à-vis des étrangers.

« *Quelles que soient les difficultés auxquelles nous sommes confrontés, aucune circonstance ne justifie de telles agressions sur des personnes, qu'il s'agisse d'étrangers ou de nationaux. Cela est inacceptable* » a-t-elle déploré.

Demandant que de telles agressions cessent immédiatement, la Présidente de la Commission salue l'intervention du gouvernement sud-africain, notamment l'envoi d'un comité interministériel au KwaZulu-Natal pour rencontrer les personnes touchées ainsi que les communautés locales, aussi bien que le déploiement d'une force policière plus importante pour protéger la population affectée, faire respecter la loi et veiller à l'ordre.

La Présidente de la Commission de l'Union africaine a dénoncé ces incidents comme étant particulièrement malheureux alors qu'approchent les célébrations du mois de l'Afrique. « Le 25 mai, nous célébrons la fondation de l'Organisation de l'Unité Africaine, qui a joué un rôle si primordial dans la mobilisation de la solidarité internationale pour mettre fin à l'apartheid » a-t-elle ajouté. « *Les difficultés que connaît l'Afrique du Sud, notamment la pauvreté et le chômage, sont celles*

rencontrées par tous les pays du continent et nous devons collaborer pour y faire face et construire un meilleur avenir pour tous les Africains ».

La Présidente de la Commission de l'Union africaine a lancé un appel au dialogue au sein des communautés et entre celles-ci en vue de relever les défis et de trouver des solutions pacifiques.

Terrorism in Africa

Ethiopia

«La sécurité en Afrique», principale préoccupation du 4e Forum de Tana

20-04-2015

Des soldats nigériens brandissent un drapeau de Boko Haram, récupéré lors de la prise de Damasak, le 18 mars 2015.REUTERS/Emmanuel Braun

Ce week-end en Ethiopie, à Bahir Dar sur les rives du lac Tana, se tenait la 4e édition du Forum de Tana sur la sécurité en Afrique. Thème de la rencontre : « laïcité et politisation de la foi ». Un sujet particulièrement d'actualité, alors que les conflits à connotation religieuse se multiplient sur le continent. Preuve de l'intérêt de cette question, cinq chefs d'Etat ont participé aux débats, ceux de l'Ethiopie, de l'Ouganda, du Kenya, du Rwanda et du Mali.

Même si différents points de vue se sont exprimés, les débats n'ont pas été enflammés, car les participants au Forum de Tana se sont en général retrouvés sur les grandes lignes de l'analyse. La religion est fondamentale, mais son instrumentalisation est un danger pour le continent, qui souffre de la mal-gouvernance, de la pauvreté et du manque d'éducation.

Et pour illustrer cette situation, Alioune Sall, le directeur sénégalais du **l'African Futures Institute** basé en Afrique du Sud, prend l'exemple **de Boko Haram** : « *Quand on sait qu'au nord du Nigeria, le taux d'alphabétisation ne dépasse pas 19 % alors qu'au sud, il est de 79 %, il est certain que ces disparités expliquent un certain nombre de choses. Il est certain également que la crise de l'emploi, la nature de la croissance que connaissent les pays africains, a ou ont constitué un ter-*

reau fertile pour ces mouvements islamistes. »

Boko Haram sévit depuis plusieurs années ,mais la faiblesse de la réponse des autorités nigérianes a conduit à l'explosion et à l'internationalisation des violences de ces derniers mois. « *L'attitude réactive qui est celle qui prévaut actuellement est une attitude coûteuse à tout point de vue. Il est certain qu'il aurait fallu trouver un modèle de développement qui, tout en générant la croissance, enraye les mécanismes qui créent les inégalités et les disparités. Les élites africaines n'en ont pas été capables ou elles en ont été empêchées* », estime Alioune Sall.

M. Sall fait remonter les problèmes aux politiques d'ajustement structurel des années 1980. Aujourd'hui, comme la majorité, il assure que **la solution ne peut être seulement militaire**, mais doit aussi passer par une élévation de la qualité de vie de tous les citoyens.

http://www.rfi.fr/afrique/

Kenya

For Safety of Kenyans, Somali Refugees Should Go Home

"The United Nations must understand the security of Kenyans comes first. Even if it is about human rights, it should not be at our expense." -Parliamentary Committee on Administration and National Security chairman, Asman Kamama in 2013 after the Westgate attack.

Since Kenya sent its troops to Somalia, the goal has been to have a stable neighbour that would allow its citizens who have lived in camps for years to return home. It is, therefore, natural that the government has recently asked the United Nations to move the Dadaab camp to Somalia.

Four years ago, former President Mwai Kibaki pointed out that all Kenya wanted was a peaceful and prosperous Somalia that could once again be home to the more than 600,000 refugees currently camped in Kenya. Noting that the security and humanitarian crisis in the war-torn country remained a major concern - not only to the neighbouring countries and the region but also to the whole continent - President Kibaki called for a collective solution to the problem.

Somalia is not stable but the camp has become a threat to Kenya's security as refugees continue to harbour terrorists. It is documented that al Shabaab militia have used the camp as a recruitment ground as well as a storage for weapons, which are later used on Kenyans.

The international community must, therefore, realise that Kenya is in a catch-22 situation where it wants to fulfill its international obligations while safeguarding its citizens. This stance by Kenya must, therefore, be handled with the sobriety that it deserves to ensure that Kenya is safe and the refugees are also safe.

http://allafrica.com/stories/201504200395.html

Le Kenya a peur des Somalis qui vivent sur son sol

15/04/2015

Le Camp de réfugiés d'Ifo au Kenya. REUTERS/Siegfried Modola

L'attaque terroriste sanglante menée par les Shebab somaliens à Garissa provoque une forte poussée nationaliste au Kenya. Les immigrés somalis en font les frais.

Au Kenya, la mort de 148 étudiants tués dans l'attaque à l'arme lourde par des membres du groupe terroriste Al-Shabaab a ébranlé un pays déjà traumatisé par les nombreux attentats commis sur son sol par les shebab somaliens et notamment l'attaque du centre commercial de Westgate en septembre 2013 (68 morts).

Montrée du doigt à chaque attentat commis pas les shebab, la communauté somalie du Kenya - ainsi que les camps de réfugiées somaliens - est aujourd'hui, comme après chaque attaque mortelle, dans le viseur d'une partie du pays. Le gouvernement veut démanteler les immenses camps de réfugiés qui abritent des centaines de milliers de personnes dans la région de Dabaab, dans l'est du pays tout près de Garissa, où vivent des centaines de milliers de réfugiés somaliens ayant fui la guerre civile et les famines qui touchent régulièrement la Corne de l'Afrique. *"Dans le sillage de l'attaque terroriste de Garissa, le Kenya est frustré par la question de Dabaad"*,écrivait le quotidien kényan Daily Nation sur son site web mercredi 15 avril.

Le quotidien cite Aden Duale, le leader de la majorité à l'Assemblée nationale. "*Les camps ont été des centres d'entraînement, de coordination et d'assemblée pour les réseaux terroristes. Nous voulons les rélocaliser de l'autre côté de la frontière*", explique t-il.

"Une opération de communication"

Dans un reportage publié sur le site de l'hebdomadaire panafricain *Jeune Afrique* , un jeune kényan d'origine somalienne témoigne de sa colère devant la discrimination dont est victime la communauté somalie dans le pays. *"Le problème, c'est que c'est toujours sur nous, les Somalis, que ça tombe. Même sur les Somalis kényans d'ailleurs. Pour faire une opération de communication et faire croire qu'ils font quelque chose, ils nous prennent nous, et ils nous montrent à la télé comme si c'était nous, les terroristes... c'est insupportable"*, confie ce réfugié somalien qui vit dans le quartier d'Eastleigh à Nairobi.

Au Kenya, les shebab recrutent principalement de nouveaux membres dans les camps de réfugiés et dans les bidonvilles qui jouxtent les principales agglomérations du pays, comme dans le bidonville de Kibera à Nairobi. Mais selon le *Daily Nation, "le choc et la colère provoqués par l'attaque de Garissa ne doit pas entraîner de réflexe nationaliste de la part du gouvernement."*

Dans un article publié sur le magazine en ligne *Foreign Affairs,* Paul Hidalgo, spécialiste des questions politiques dans la Corne de l'Afrique, avance l'idée que le principale problème du Kenya est la porosité de sa frontière avec la Somalie. *"Les terroristes traversent facilement la frontière entre les deux pays laquelle est dangereusement poreuse à cause du manque de moyens et d'hommes. Même la traversée aux postes-frontières est facile à cause de la corruption de l'armée kényanne"*, écrit-il. Le déplacement des camps de réfugiés de Dabaab en Somalie ne changerait donc pas grand-chose au problème selon l'analyse de *Foreign Affairs.*

http://www.slateafrique.com/

Libya

A time for reason to prevail and not illusion

States fuelling the current strife in region should utilise resources for wider good

APRIL 29, 2015

Continued unrest has had catastrophic consequences on the humanitarian and economic situation in Syria, Iraq, Libya and Yemen, leading to a rapid deterioration in living standards, loss of jobs and widespread labour migration, including of professionals and academics.

These countries have lost their human capital, which is one of the most important components of economies, especially after large numbers of highly qualified people have died from the internal conflicts in the last four years.

It is difficult to imagine these economies would ever recover, because the rebuilding process after the cessation of hostilities will be difficult and extremely costly.

Worse is that most of the skilled and professional manpower may not return, because they either got jobs in the current places where they are domiciled or as they are psychologically traumatised it would be difficult for them to return home with all the attendant memories.

In fact, this is an irreplaceable loss. Regional and international powers should be held responsible because they have contributed to the flaring up, such as Iran, which is seeking to regain its empire's lost glories.

Tehran has so far spent hundreds of billions of dollars to prepare and fund its armed groups and militias in Arab countries like the Hezbollah in Lebanon, the Al Houthis in Yemen and those in Iraq, often referred to as popular but who are no different from other terrorist organisations such as Al Qaida and Daesh.

Tehran's support for the Shiite militias is not a wise policy, and a waste of the wealth of the Iranian people who have suffered deterioration in living standards and unemployment that exceeds 35 per cent.

If the rest of the countries in the region adopted the same approach embraced by Tehran — of funding militias and they are financially capable of doing that — what would happen? It will turn the Middle East into a forest of monsters where there is neither security nor stability available. All countries will lose their national wealth and human capital that can be used to promote growth, create jobs and improve living standards.

Unemployment

In an indication of the disasters stemming from political disorder and unrest in the region, the director-general of the Arab Labour Organisation said the number of those unemployed in the troubled Arab countries have jumped from 2 million in

2011 to 20 million last year, constituting 30 per cent of its young peoples

The unemployment rate is estimated at 17 per cent in all Arab countries, which is more than three times that globally. The problem is getting worse because it would require growth rates of 6 per cent at least rather than the 2-3 per cent we see currently.

To achieve this, it is imperative for wise people in countries that finance militias, notably Iran, to realise that there is no future for such chauvinistic ambitions. And the right path lies in stability and economic cooperation.

The current conflict is not between Sunnis and Shias who have lived together for hundreds of years in peace, but between Iran — driven by its hegemonic ambitions and Arab countries with all components of their societies and sects defending their homelands.

But the fierce attack led by mullahs and the Guardianship of the Jurist — the dictatorial regime — clearly demonstrate Iran still lives in illusion that have nothing to do with our present times.

Ultimately, military operations and civil wars will come to an end. However, the legacy of economic devastation and sectarian strife fuelled by Iran's oil revenues will not be wiped for many years.

If some oil-rich countries such as Iraq and Libya are able to use their resources in reconstruction, others such as Syria and Yemen would need a "Marshall Plan" with the support of other countries in the region and work together with the international community.

The GCC countries are preparing a $13 billion (Dh47.7 billion) programme — and involving the public and private sectors — to rebuild Yemen, which could contribute to growth rates and reduce unemployment and integrate the countries into the global economic order.

Dr Mohammad Al Asoomi is a UAE economic expert and specialist in economic and social development in the UAE and the GCC countries.

http://gulfnews.com/

Mali

WHY PEACE NEGOTIATIONS IN MALI WON'T SUCCEED

APRIL 27, 2015

Ever since Azawad rebels rejected a UN-brokered deal in March, the peace process in Mali has gone nowhere. Restarting it isn't the only problem, though. As Sofia Sebastian sees it, true peace won't come to the country until the links between rebel groups and transnational criminal networks are effectively broken.

The peace process in Mali is at a standstill. The fifth round of negotiations between the Mali government and rebel groups from the northern region resulted in the preliminary signing of a peace agreement by the government in early March. The rebels, however, demanded additional time for deliberation and ultimately rejected the deal because it did not meet their demands for autonomy in the north. Addressing the conflict over the institutional status of northern Mali has been a priority for the international community. While the focus on the political dialogue must continue, no solution will be viable until the nexus between criminality and violent extremism in the north is eliminated, and the links between rebel groups and transnational criminal networks are curtailed.

Mali's peace process

The origins of the current crisis in Mali date back to early 2012, when rebels launched a campaign to take control of northern Mali and establish an independent republic, known as Azawad. As this campaign unfolded, a group of poorly equipped young officers, who were disenchanted with an army racked by corruption and nepotism, launched a military coup. The government fell a few days later, and rebels seized the opportunity to declare the independence of northern Mali

on April 6, 2012. A political agreement brokered by the Economic Community of West African States (ECOWAS) restored the constitutional order, but developments in the north took a turn for the worse. In mid-2012, an alliance of local and foreign extremist organizations ousted the rebels that had earlier claimed control, and imposed Sharia law.

Military advances by the extremists towards Bamako in early 2013 triggered an intervention by the French, followed closely by the African-led International Support Mission in Mali (AFISMA) that provided additional support. The French intervention rebuffed the extremists' advances and paved the way for intensive mediation efforts by ECOWAS between the government and rebel groups, resulting in the signing of the Ouagadougou Preliminary Agreement in July. The accord called for the immediate cessation of hostilities, the holding of national elections, and the initiation of a political dialogue aimed at achieving a final agreement on the institutional status of northern Mali. In the meantime, the United Nations Multidimensional Integrated Stabilization Mission in Mali (MINUSMA) was deployed, taking over from the African-led peacekeeping mission that struggled with financial and logistical problems. The UN peacekeeping mission was mandated to support the political dialogue, protect civilians and contribute to the stabilization of the northern territory.

In July 2013, MINUSMA successfully supported national elections. Peace talks, however, ultimately stalled, and no progress was made until a year later when the government and rebel groups signed a roadmap for the peace process, in large part owing to mediation by Algeria. Following several rounds of negotiations marked by increasing tension and military confrontation between the Malian government and the rebels, the government signed the peace proposal on March 1, 2015. Rebel organizations, however, rejected the settlement and demanded further talks.

The many dimensions of the Malian crisis

In its current iteration, the peace process in Mali is fundamentally flawed. The first problem is that negotiations are merely intended to address one facet of a multidimensional crisis: the divide between the rebels in the north (demanding more autonomy), and the government in the south (unwilling to cede political and economic control). The crisis, however, is the result of broader conflict dynamics, including inter-communal tensions, violent extremism, organized crime, deep-seated corruption, fragile institutions and rampant factionalism resulting from deep divisions within Malian society along ethnic, tribal, and clan lines. For the past few months, insecurity in northern Mali has dramatically increased. Clashes between different rebel factions, banditry and terrorist attacks are all on the rise. In the absence of a holistic approach covering the spectrum of conflict dynamics, and engaging a broader range of stakeholders, the peace process cannot deliver a sustainable peace.

The second problem is that the peace process is based on a framework that disre-

gards the links between rebel organizations, organized crime, and terrorism. This alliance was critical, for example, during the revolt in 2012 when divisions between the two main rebel groups at the time, the MNLA (le Mouvement National pour la Liberation de l'Azawad) and Ansar Dine, resulted in the latter seeking a military alliance with terrorist organizations that ultimately defeated the more moderate MNLA. Today, there are complex associations between rebels groups, organized crime networks, and terrorist organizations, underpinned by shared strategic interests and economic opportunities associated with drug trafficking.

These dynamics have affected the peace process in different ways. They have distorted the nature of the negotiations, transformed the interests at stake, and changed the balance of power between the armed groups involved. Competition for control of trafficking routes, for example, has enhanced divisions and armed clashes within and between different rebel factions. It has also aggravated the problem of armed fragmentation and factionalism, with individuals and factions constantly switching alliances for economic gain and strategic advantage. In this context, as the International Crisis Group has argued in an open letter to the UN Security Council, mediators may find themselves talking to interlocutors who are not capable of making "realistic or coherent claims."

International response

The international response to these developments has been limited. Mediators, for example, have turned a blind eye to the links between rebel groups and organized crime in the belief that engagement with these organizations is unavoidable if efforts to undermine extremists are to be effective.

From an operational standpoint, while the UN Security Council resolution that authorized MINUSMA acknowledged the roles of transnational crime and terrorism in the Malian conflict, the mission was not mandated to address these issues (given that peacekeeping missions are often over-extended and under-resourced, this was, to a certain degree, understandable). The mission's police, for example, have no authority to arrest suspected criminals or to assist with border security. Instead, they are assisting local police with capacity-building through a UN Police Transnational Organized Crime Cell co-located with Malian counterparts, but progress has been slow. The UN Secretary-General observed in December 2014 that transnational organized crime units in Mali remained ineffective due to a lack of resources.

In June, the UN Security Council will consider expanding MINUSMA's mandate. It could use this opportunity to provide further responsibilities and resources to the mission or to independent bodies working alongside the mission to combat organized crime and terrorism. For example, it could establish an expert group to investigate the activities and identities of those involved with transnational organized crime and terrorist networks (as recommended by the UN Secretary-General prior to the establishment of MINUSMA). The Security Council should also grant operational support responsibilities to the mission's police component, and emphasize a

regional approach to tackling transnational threats and border security in the region. Strengthening mechanisms for information sharing and coordination on the ground would also be significant. Some of these issues were addressed in the UN Integrated Sahel Strategy launched in December of 2013, but additional resources and political commitment from member states are urgently required.

In his latest report on the situation in Mali, the UN Secretary-General noted that extremism, illegal trafficking, and organized crime could only be countered through a viable political process. While efforts to advance the political dialogue must continue, the UN Security Council must emphasize other aspects of the Malian crisis when it adopts the new resolution for MINUSMA in June. Unless the Security Council and other stakeholders recognize the critical roles of transnational crime and violent extremism in Mali, conflict resolution efforts will be inconsistent, hazardous, and unlikely to bring long-term stability.

***Sofía Sebastián** is a TAPIR Fellow, recently based at the nonpartisan Stimson Center. She holds a PhD in Government from the London School of Economics (LSE), an MSc in Foreign Service from Georgetown University , and a BA in Political Science and International Relations from the Universidad Complutense de Madrid.*

http://www.eurasiareview.com/

Nigeria

Boko Haram Changes Name to 'Islamic State's West Africa Province' in Accordance With ISIS, Continues Mission for African Caliphate

April 27, 2015|8:28 am

Terror group Boko Haram, which has been carrying out deadly attacks across Nigeria for almost six years now, has changed its name to "Islamic State's West Africa Province," or ISWAP. The militants have previously pledged allegiance to ISIS, and are continuing their attacks on Nigerian towns with an aim to establish an African Caliphate.

The Independent reported on Sunday that new propaganda materials released by Boko Haram leadership have been distributed through ISIS' social media accounts, where they refer to the group by its new adopted name.

Boko Haram itself is a nickname which means "Western education is forbidden." Its previous official name was Jama'atu Ahlis Sunna Lidda'awati wal-Jihad, Arabic for "People committed to the propagation of the prophet's teachings and jihad."

While Boko Haram has centralized its efforts in Nigeria and has attempted, largely unsuccessfully, to invade neighboring countries, ISIS has captured significant territory in Iraq and Syria, and is establishing a strong presence in Libya and other countries in the region.

ISIS has said that its mission is to establish an Islamic Caliphate, and eventually conquer Europe and the United States. Much like Boko Haram, it has heavily targeted Christians in its attacks, shooting and beheading 28 Ethiopian Christians in a video

released earlier in April.

Boko Haram has also been adapting part of ISIS' tactics, and in March released its first public beheading video, where it executed two men that it claimed are spies.

Abubakar Shekau, the African group's leader, has pledged allegiance to ISIS on a number of occasions.

"I believe Boko Haram is more than just copying the Islamic State — their image is being 'shaped' at very least in the ISIS media wing," said Veryan Khan, editorial director of Terrorism Research & Analysis Consortium.

"Immediately after [Abu Bakr al-] Baghdadi declared the Islamic State Caliphate, Boko Haram's leader Abubakar Shekau did the same. We then started seeing (in the videos) the Islamic State flags being painted onto Boko Haram's most prized possessions, their AFVs and tanks, most recently on Feb. 20 during the ops within the Northeastern Nigeria border."

Reuters reported on Sunday that Nigeria's army is fighting to recapture an island in Lake Chad that has been taken by the jihadists.

Boko Haram had been attempting to capture Karamga on a number of occasions, as it presents an ideal base for carrying out surprise attacks on the countries bordering the lake, including Chad, Cameroon, and Niger.

Read more at http://www.christianpost.com/news

Tahir Sherriff's View On Boko Haram Insurgency In Nigeria

25 April 2015

Tahir Sherriff, a renowned Nigerian journalist, blogger and mediapreneur, in his contribution to Naij.com makes a substantial overview of the phenomenon of Boko Haram insurgency in Nigeria.

In 2002 there were complaints by the locals in the Bauchi-Gombe and Adamawa-Borno axes, northern Nigeria, that some people were seen several times walking into the forest with live ammunition. It was suggested these boys could be undergoing some sort of military training. Like lots of other problems, unrelated to oil, elections or budget, those incidents were mostly left uninvestigated.

Most people in these settlements were after all farmers and local traders. However, in 2009, in the period of Boko Haram's most violent uprising, it became crystal clear that there was no turning back, no hiding place. Terrorism was here to stay. The explosions that rocked the police force headquarters in Abuja, the UN building, a Catholic church on Christmas day, a bus park in Nyanya, and a shopping mall in the heart of Abuja were among the first stages of what has become the largest terrorist group in West Africa. However, then the towns Baga, Bama, Gwoza, Monguno, Mubi and parts of Maiduguri fell under the hands of insurgents and were proclaimed part of their Caliphate. It became clear that Nigeria had to deal with a monster capable to completely engulf it.

In February 2015, I was privileged to attend a private brief with Kabiru Tanimu Turaki, Nigeria's minister of special duties. At the brief, Mr Turaki maintained that a series of avoidable events led to the expansion and growth of Boko Haram. The group, which in 2014 declared certain parts of Nigeria under its control, is responsible for the deaths of over 18,000 Nigerians.

Growth and local response

As a result of both ongoing worldwide efforts against the organization and senior leadership losses, Al Qaeeda's core leadership structure was significantly degraded limiting its ability to conducting attacks and guiding its followers. Subsequently, year 2013 saw the rise of increasingly aggressive and autonomous affiliates and like-minded groups in the Middle East and Africa. They took advantage of the weak governance and instability in the region to strengthen their influence. These affiliates have later discovered Nigeria as a terrorist haven.

At first, almost subtly, sleeper cells and small guerilla attacks were carried out on locals at frequent intervals. However, the Nigerian military was busy dragging its feet. Several factors played a key role to this response. Unfamiliar with this form of engagement, the army was, perhaps, unwilling to take up arms against Nigerians, against northerners, and, in some cases, against their fellow Muslims. The biggest lapse was the absence of intelligence.

Weapons and intelligence

Long before the military carried out its first major offensive in Borno, the number of arms noted in possession of the rebels had caused too many unanswered questions. During the private brief, Kabiru Turaki Tanimu stated that the amount of funding the rebels had been gathering from Al-Qaeeda in the Islamic Maghreb was at the time unknown to the Nigerian military. Even students where secretly recruited at the local madrassahs and universities in several northern states and often funded to take technical skill courses in Sudan. The first wave of attacks on police stations across the country indicated that Boko Haram had begun training its members in tactical attack sequences using guerilla warfare. Even then, there was not enough intelligence to pinpoint the channels the funding was coming from.

Another vital problem was Nigerians' response to a highly functional military. Since the dawn of democracy, most politicians and presidents, even of military background, have been sceptical of the Nigerian military. This attitude has culminated in the Nigerian military's major weapons handicap. Undoubtedly, there are also cases of corruption within the army procurement ranks responsible for cutting down the funding regularly allocated for the military improvement.

Faced with these challenges, the Nigerian military has begun to press its foreign alliances for arms supply. The Leahy Amendment was one of the major setbacks to the acquisition of arms from the US by the Nigerian military. There were many evidences restraining the US from supplying the Nigerian government with so much needed weapons. Among them are heavy handedness by the Nigerian military documented by the Human Rights Watch in 2013 and an interview granted by the military spokesperson, General Chris Olukolade, to CNN reporter Issey Sesay in May 2013.

Porous borders and arms smuggling

In 2014, a report from the Nigeria Immigration Service stated there were over 1,400 unmanned routes from several parts of northern Nigeria into countries without gun control measures. One could drive all the way from Sokoto-Niger axis to Somalia, home to Bakara market (the largest arms black market within the West African hemisphere). Border patrol has become lax over the years as there wasn't sufficient funding to take effective measures against these lapses.

Boko Haram, along with its rumoured splinter group commonly known as Ansaru, started crossing Nigeria's borders to neighbouring Cameroon, Chad and Niger to evade pressure and conduct operations.

Apart from the arms and insurgents, another problem the Nigerian military faced was that of support from neighboring countries. Before the formation of the Multi-National Joint Task Force (MNJTU) and the African Union (AU) offensive declaration in January 2015, Niger, Cameroun and Chad remained reluctant to grant the Nigerian military the "right of forceful pursuit" into several communities the insurgents were known to retreat to. This attitude has seen the growth of insurgent cells with-

in the reach of Nigeria's border states where attacks on the locals were often carried out.

External support and infiltration

It became clear long ago that Boko Haram had begun to take radical actions to fund its operations. They were found engaged in a range of criminal activities to raise the needed funds. Kidnapping for ransom along with the private donations from the Gulf remained the major sources of illicit funding.

Sheikh Jafar, a notable preacher in the northern Nigerian city of Kano and teacher of Boko Haram founder Mohammed Yusuf, was among those who began to warn local scholars against receiving funding from foreign donors from the Gulf. In the morning on April 13, 2007, Sheikh Jafar was shot down by the men suspected to be the members of Boko Haram sect. Others like Albani of Zaria have also met the same fate. It was clear that Boko Haram members and sympathizers had immersed significantly in the Nigerian society.

Within the military ranks, dissent and suspicion were also on the rise. It isn't clear if this information can be verified, but some officials have reported that in January 2015, the night before the fall of Baga, the Nigerian military had prepared an offensive team after receiving information about an imminent attack. By dawn, all the batteries in the armored tanks meant to counter the insurgents had been removed. It could have been the first major in-house operation leading the military to begin inside investigation against itself. Army personnel also rumored that their colleagues were routed through ambushes on the routes only known and communicated internally.

All these problems saw Nigeria engaged in almost helpless bid to get rid of terrorism for close to a decade. However, the situation has improved today. Of course, Abubakar Shekau is still at large enjoying being ranked by TIME magazine this April as one of 100 most influential personalities . Of course, Chibok girls are still in captivity, and the recent bomb explosion in Yobe makes its crystal clear that Boko Haram is still very much alive. But the military's responses over the last few months have been commendable. With weapons sourced from Eastern Europe, training from South African mercenaries, and the efforts of the MNJTU, Boko Haram has incurred significant losses and seems to be in steep decline, perhaps, even extinction.

These events, however, demonstrate to Nigeria's government that terrorism and insurgency will for some time remain one of the most significant modern challenges. Whatever government takes over the affairs of Nigeria, it should do so with the intention of making security a top priority among all other objectives. It should maintain a well-funded, well-trained and well-equipped military capable of handling the complexities of modern warfare.

All this will equip the military for the challenges ahead. Boko Haram may soon be a

story of the past, but what about Biafra sympathizers holding meetings in several countries in the world? What about the Movement for the Emancipation of Niger Delta (MEND)? And, finally, where is Abubakar Shekau?

This article expresses the author's opinion only. The views and opinions expressed here do not necessarily represent those of Naij.com or its editors.

http://www.naij.com/

Somalia

Divorce Al-Qaeda and wed Islamic State? Weak but still deadly Somalia's Shabaab sweats over its future

26 April 2015

"Muslims have to unite against their enemy....[Shabaab] more than happy to join forces to strike the enemy of Islam harder" - commander.

laden vehicle near the Education Ministry headquarters in Somali capital Mogadishu on April 14, 2015. (Photo/Nour Gelle Gedi/Anadolu Agency/

SOMALIA'S Al-Shabaab militants are divided over whether to maintain their allegiance to Al-Qaeda or shift to Islamic State, according to militant and security sources, analysts and clan elders.

The division comes at a time when Islamic State in Iraq and Syria has become the jihadist franchise of choice, attracting fighters from abroad and other militant groups such as Boko Haram in Nigeria, while Al-Qaeda too has recently expanded its territory in Yemen.

"Why is it a surprise to hear that Shabaab may join the Islamic State? All Muslims have to unite against their enemy," said a Shabaab commander, speaking to AFP on condition of anonymity.

The commander said Shabaab "would be more than happy to join forces to strike the enemy of Islam harder".

Still deadly

The admission comes at a time when Shabaab is under pressure militarily but remains able to launch guerilla and terror attacks, seemingly at will, against civilian targets in Somalia and Kenya.

Early this month Shabaab killed 148 people, mostly students, during an armed assault on a university in Garissa, northeastern Kenya, while suicide bombers and gunmen have attacked hotels and a restaurant in Mogadishu and a United Nations minibus in the northern Somali town of Garowe.

A vigil in Nairobi on April 7, 2015 to remember victims of an armed assault on a university in Garissa, Kenya, claimed by Al-Qaeda-linked Shabaab insurgents. (Photo/ AFP).

Garissa echoed the 2013 Westgate Mall attack in Nairobi, with just four gunmen and multiple accounts of the singling out of non-Muslims for murder, a tactic also used in Shabaab attacks on a bus and quarry in Mandera, Kenya, late last year.

But Garissa was both Shabaab's most deadly and most brutal attack yet. The gunmen herded scores of young non-Muslim men and women into a university hall of residence. They were made to lie side-by-side on the courtyard floor and executed.

It was an assault worthy in its thirst for blood of IS, which has distinguished itself through mass executions, many of which are recorded and distributed online.

'Corridor to Afghanistan'

Some see Shabaab's vacillations as a sign of weakness.

"Shabaab is desperate. They have lost ground in Somalia, they may be considering

joining the so-called Islamic State in Iraq and Syria so that they get funds and moral support," said Mohamed Ibrahim, a Somali security official.

But others suggest Shebab is still considered a valuable partner in jihad.

"There's a debate going on between the core leaders whether to switch to IS, whether to stay with Al-Qaeda," Somalia's prime minister Omar Abdirashid Ali Sharmarke told AFP.

"Both ISIS and Al-Qaeda are appealing to Shabaab to join them," he said.

Sharmarke said that recent territorial gains in Yemen by Al-Qaeda in the Arabian Peninsula (AQAP), the strongest of Al-Qaeda's franchises, might embolden and strengthen Shabaab.

"It's really crucial now because this can spill over from the Yemen conflict and easily come to Somalia," he said. "The Gulf of Aden can become a corridor to Afghanistan and Pakistan."

Sources in southern Somalia, where Shabaab fighters and commanders are now concentrated, confirmed that meetings have taken place to discuss the IS/AQ issue.

"We have heard about a meeting by Shabaab senior leaders," said Hassan Nure, an elder in Lower Shabelle region. "They haven't agreed anything so far, some of them are still very reluctant because they want to maintain relations with Al-Qaeda."

"The dispute in Shabaab over whether to remain loyal to Al-Qaeda or align instead with IS is very real," says Tres Thomas, a Washington-based Somali expert and manager of the respected Somalia Newsroom blog.

Financial benefits

Analysts say Shabaab leader Ahmed Diriye, also known as Ahmed Umar Abu Ubaidah, is an Al-Qaeda loyalist, while the powerful secret police chief, Mahad Karate, is the most senior proponent of a shift to IS.

A shift to IS might bring financial benefits. "If Shebab were to align with IS it would mean an increase in money and resources that AQ cannot provide at the moment," said a Western security source.

It might also provide a political boost and a propaganda coup.

"In some ways you inherit the strength of the group to whom you pledge allegiance," said Roland Marchal, a terrorism expert and senior research fellow at the National Centre for Scientific Research (CNRS) in Paris.

But for Marchal, the long and strong links between Shebab and AQAP would make switching allegiance a financial and political wrench, as well as a tricky decision.

"The Shebab leadership remains closely linked to AQAP and it's hard to believe that they would switch to IS just like that."

And the extent of internal Shebab support for a move is not known.

“It is unclear how big and influential the pro-IS faction is and whether it would be able to shift broader opinion in Shabaab, outside of a number of foreign fighters who are also behind an IS alliance,” said Thomas.

In any case, a simple shift of allegiance may do little to increase Shabaab’s appeal to potential recruits.

“While Shabaab would like to see jihadists, particularly those of Somali descent, come to Somalia instead of Syria and Iraq, an alliance with IS would not change the fact that Shabaab’s dwindling territorial control and urban attacks against civilians are still a major disincentive for recruits.”

http://mgafrica.com/

Somalia: The Islamic Conundrum

April 24, 2015: Somali officials, responding to Kenyan anger at recent al Shabaab attacks inside Kenya, announced a major offensive, using soldiers and peacekeepers, to shut down the few remaining al Shabaab bases in remote areas near the Kenyan border. This would make it more difficult for al Shabaab to operate inside Kenya. Meanwhile al Shabaab is finding fewer and fewer areas in Somalia where they can establish bases for training and preparing for attacks. Thus while there are still headline-attracting attacks the overall level of al Shabaab activity is declining. For Islamic terror groups you are not really dead until you are no longer in the news.

The April 2nd university massacre (that left 148 Christians dead) has Kenyans demanding extreme measures to deal with the continuing Somali Islamic terror violence in Kenya. In response the Kenyan government has ordered the UN to move its huge Somali refugee camp (containing over half a million Somalis) in northern Kenya into Somalia. Kenya is also cooperating in halting the use of local banks to handle international money transfers between expatriate Somalis and their kin in Somalia and Kenya. The Kenyans have begun construction of a security fence along the Somali border. Kenyan police are arresting more local (Kenyan) Somalis suspected of al Shabaab sympathies and pressuring the ethnic Somali citizens of Kenya to be more cooperative in the effort to find al Shabaab operating in Kenya. American UAVs operating out of Djibouti and Kenyan manned reconnaissance aircraft are scouring southern Somalia, especially the area near the Kenyan border, for al Shabaab activity. The Kenyans are bombing anything they suspect is al Shabaab even if it often turns out not to be. The Kenyans don't care about dead Somali civilians and would be content to clear all Somalis from both sides of the border. That may not be official policy but that is where the Kenyans are going.

None of these actions will halt al Shabaab terrorism inside Kenya, but together they will reduce it and to many Kenyans that is a worthwhile goal. Unfortunately each of these solutions has unpleasant side effects. Moving the refugees into Somalia is expensive and time consuming and the UN can delay for years actually doing it and there's not much the Kenyan government can do about that.

The international effort to halt illegal money transfers to terrorists is under fire because of collateral damage to civilians. In 2014 nearly all international banks implemented an agreement to halt such transfers to Somalia, because a small portion of that money ended up financing al Shabaab. American banks eventually complied, as had British banks earlier. In addition to money raised by al Shabaab supporters among the half million Somalis living in the West, al Shabaab in Somalia also "taxed" remittances sent to families there. Some 40 percent of the Somali population is dependent on these remittances, which make up about a third of the $4 billion Somali GDP. The remittance money is the difference between life and death for many families, especially when there is a drought. There are illegal ways to transfer

cash (like halwa) that are more expensive and more subject to fraud but that means many Somalis will get their remittances anyway, only at a higher cost. The counter-terrorism experts make the case that anything that will diminish financial support for al Shabaab helps. That's because al Shabaab is a major source of terrorist violence in Somalia and Kenya and will continue to exist as long as it is getting cash.

The security wall along the 869 kilometer Somali border is unlikely to be finished because of high cost and the government corruption that cripples so many major efforts. The wall would cost more than Kenya can afford as the most effective security wall was built by the Israelis at a cost of $2 million per kilometer. A less effective wall would slow down illegal border crossers but that would not keep determined Islamic terrorists out.

Kenya is also blocking visits from foreign Islamic clerics with a reputation for Islamic terrorist sympathies. Islamic clergy already in Kenya are being investigated because such clerics have often been found at the center of Islamic terrorist cells or recruiting activities. The growing hostility towards Moslems inside Kenya is forcing local Moslems to make difficult decisions. About 76 percent of the Moslems (four million people) in Kenya are ethnic Somalis who are citizens. Kenya is largely Christian with a Moslem minority (12 percent of the population) that has been harboring Islamic terrorists. In addition to nearly 600,000 Somali refugees Kenya also hosts nearly 300,000 other refugees from Ethiopia, Sudan, Burundi and Congo. Many Kenyans feel that the rest of the world does not appreciate what a heavy burden this places on Kenya and resent criticism of their efforts to deal with the Islamic terrorism. Unfortunately Islam discourages introspection, accepting blame or internal reform. This Islamic terrorism continues to survive.

A recent analysis of the security situation worldwide produced a list of the most dangerous countries. These were (starting with the most dangerous); Iraq, Syria, Nigeria, Somalia, Afghanistan, Libya, Yemen, Pakistan, Ukraine and Egypt. Studies like this are done mainly to find the least violent nations. This provides investors and tourists with useful information. For a long time Somalia has been regarded as an unpromising place to invest, mainly because of the corruption and violence of the tribes that dominated the interior. The coastal cities were, and still are, a better place to do business. But you never escape the danger created by the unruly interior. Islamic terrorist violence simply provides another good reason to say away. The Islamic terrorist violence in Kenya (and other nations south of Somalia) is almost all the result of Somalis or Somali influence. What is keeping the Islamic terrorism going is the endemic corruption and bad government in Africa, which is particularly bad for young men, most of whom either emigrate or resign themselves to a dim and uncertain future. But these conditions also produce a steady flow of desperate young men willing to kill for the chance that radical Islam might be the solution to the many problems that trap them in poverty and repression. Radical Islam is not the solution but, nor was the belief in radical socialism before it. Islamic terrorism

seems more promising than the solutions that do work but take decades or generations to get it done.

Among the many victims of al Shabaab violence in Kenya is the local economy. All Kenyans used to shop in Somali and Moslem neighborhoods but that has been much reduced by fear of Islamic terrorist violence. Foreigners have also noted the Somali terrorism. One result of this has been a noticeable decline (about 14 percent) in foreign tourists arriving in 2014. The decline has accelerated in 2015. For Kenya, tourism normally accounts for 11 percent of GDP, so a decline like this is widely felt.

April 23, 2015: In Mogadishu another senior army officer was killed by al Shabaab assassins.

In northern Kenya a group of armed al Shabaab robbed passengers on a bus travelling on a rural road near the Somali border. The robbers fled after identifying a local tribal chief among the passengers and taking him prisoner. A little later the al Shabaab men hijacked a truck and took their loot and passengers towards Somalia. Before the al Shabaab could reach Somalia they were halted by some elders from the tribe of their captive and were offered to negotiate a ransom for their chief. The negotiations did not succeed, in part because the tribal negotiators did not have a lot of cash with them and because the al Shabaab men suspected, correctly, that the tribal elders had also summoned Kenyan soldiers. So the al Shabaab killed their captive and fled across the border. This sort of banditry has been going on for centuries but the al Shabaab carry it out more frequently and more viciously. The non-Somali tribes that dominate Kenya are, for the first time in history, better armed compared to their Somali tormentors and demanding that the Somalis be forced to stop the raids, robberies and murders.

April 21, 2015: In Mogadishu an al Shabaab suicide bomber killed ten people in a restaurant.

The United States imposed sanctions on two al Shabaab leaders.

April 20, 2015: In the far north (Puntland) a bomb killed ten UN aid workers riding in a bus.

April 19, 2015: In the south (Lower Shabelle) an al Shabaab ambush left three peacekeepers dead.

April 18, 2015: In the far north (Puntland) al Shabaab gunmen killed a local politician. This was another effort to persuade local politicians to ease up on their efforts to suppress al Shabaab.

April 14, 2015: In Mogadishu al Shabaab attacked the Education Ministry compound, leaving ten dead.

Further south, in Tanzania, police acting on a tip raided a mosque, encountered

armed resistance, but chased down and eventually arrested ten men. One of the fleeing suspects was killed by some civilians who joined the chase. Weapons, bomb components and Islamic terrorist literature were found. All the suspects were apparently affiliated with al Shabaab.

April 10, 2015: The Somali government has announced rewards for information leading to the capture or death of eleven al Shabaab leaders. The bounties range from $100,000 to $250,000 and the government says it will keep the names of informants secret. Given the corruption in Somalia, there is some doubt that such secrecy will not also be for sale. The Kenyan government recently offered a bounty of $217,000 for the al Shabaab leader believed responsible for the April 2nd university massacre that left 148 dead.

April 8, 2015: Kenya issued a list of 85 individuals and businesses believed to have links to al Shabaab and other Islamic terrorist groups. Police have already made dozens of arrests but fewer than ten suspects proved to be worth keeping locked up for further investigation. Police have found that one of the four dead al Shabaab attackers was a Moslem Kenyan from an ethnic Somali family. The dead terrorist was well educated and his father was a government official. His father had reported his son missing and was working with police to find him before the university attack. It was later discovered that his son had joined al Shabaab and received weapons training in southern Somalia. Police were also trying to defend themselves from charges of incompetence because it took police seven hours to arrive and enter the university after the shooting there was reported. This sort of incompetence is not unusual with the police and the government is under increasing pressure to fix that particular problem.

April 6, 2015: Kenyan Air Force planes bombed two suspected al Shabaab camps in southern Somalia.

http://www.strategypage.com/qnd/somalia/articles/20150424.aspx

South Africa

News Analysis: Xenophobic violence lingers in S. Africa despite Zuma's appeals for calm

Apr 18,2015

JOHANNESBURG, April 18 (Xinhua) -- Despite appeals by South African President Jacob Zuma and other political leaders for calm, violence against foreigners continued in parts of South Africa on Thursday.

South Africans living and working in other African countries braced for reprisals on Friday as protests were reported in Mozambique, Malawi and Nigeria.

At least five people have been killed, thousands displaced and extensive property destroyed in the latest wave of xenophobic violence in South Africa, after a March 20 speech in which tribal Zulu King Goodwill Zwelithini said foreigners should leave the country.

As the violence spread from the eastern port city of Durban to Pietermaritzburg and the inland financial hub of Johannesburg, Zuma announced the deployment of South African National Defence Force (SANDF) troops.

He said the SANDF would transfer 350 soldiers to work as immigration officers at border posts. "Furthermore, the SANDF has deployed military personnel along the borderline in seven provinces to prevent border crime activities and illegal border crossings".

Most of the targets in South Africa have been Mozambicans, Malawians, Zimbabweans, Somalis, Congolese and Nigerians. An April 16 march against xenophobia in Durban, attended by up to 20,000 people, did little to stop the simmering tensions. There were scuffles when people opposed to foreigners tried to disrupt the march.

In their speeches in the South African Parliament on April 16, none of the main political leaders mentioned Zwelithini's inflammatory comments, as they fear his influence over the 11 million Zulus in the country could cost them votes at election time.

However, Corne Mulder, leader of the minuscule Freedom Front Plus party, criticised Zuma, who is himself a Zulu, for not taking Zwelithini to task. In addition the South African National Defence Union on April 16 lodged a complaint with the South African Human Rights Commission over Zwelithini's remarks.

In his March 20 address in Pongola in rural KwaZulu-Natal, Zwelithini said: "We are requesting those who come from outside to please go back to their countries".

He said the fact that other African countries that played a role in South Africa's

struggle for liberation "should not be used as an excuse to create a situation where foreigners are allowed to inconvenience locals".

Zwelithini said that during South Africa's liberation struggle, South Africans did not set up businesses in these other countries. Yet now nationals from these countries were setting up businesses in South Africa.

This speech touched on a common grievance among poorer South Africans, who claim foreigners are depriving them of jobs and business opportunities. For example, on Friday, The Times newspaper in Johannesburg reported that a man "hunting foreigners" and stoning cars in Actonville, east of Johannesburg, said: "These foreigners don't pay taxes but they have jobs."

The official South African unemployment rate hovers around 25 percent, rising to 36 percent when the definition is expanded to include those who have given up looking for work.

However, the unemployment rate in some South African rural areas can reach 80 percent, especially among the youth.

In his parliamentary speech on Thursday, Zuma said the attacks on foreigners were "shocking and unacceptable".

He said no amount of frustration or anger could ever justify the attacks on foreign nationals and the looting of their shops.

"We condemn the violence in the strongest possible terms. The attacks violate all the values that South Africa embodies, especially the respect for human life, human rights, human dignity and Ubuntu," he said.

Ubuntu is a South African word for compassion and humanity.

"Our country stands firmly against all intolerances such as racism, xenophobia, homophobia and sexism," the president said.

Zuma extended condolences to the victims' families and wished the injured a speedy recovery.

"Any problems or issues of concern to South African citizens must be resolved peacefully and through dialogue", he said.

Zuma said South African police had been directed to work "round the clock to protect both foreign nationals and South African citizens and to arrest looters and those committing acts of violence".

However, while Zuma strongly condemned the attacks, he was sympathetic to the concerns of South African citizens.

"We reiterate our view that South Africans are generally not xenophobic. If they were, we would not have such a high number of foreign nationals who have been

successfully integrated into communities all over our country, in towns, city and villages," he said.

Zuma said that while some foreign nationals had been arrested for various crimes, it was misleading and wrong to label or regard all foreigners as being involved in crime.

"In addition, not all foreign nationals who reside in our country are here illegally," he said.

This and other messages from South African politicians were seen as contradictory by Ingrid Palmary, associate professor at the Witwatersrand University African Center for Migration and Society (ACMS) in Johannesburg.

She said the rhetoric from the South African state was "unhelpful, overall".

"What we've seen are contradictory messages from government officials. Sometimes there has been condemnation, but there has also been support for anti-foreigner sentiment, and sometimes inaction. What is needed was a decisive message of condemnation from all sectors of society," she said.

According to her, the brutality of the attacks shows a failure in South Africa's transition from apartheid to democracy.

"This kind of violence has a long history in South Africa. It shows the lack of faith that people have in official institutions".

Lucien van der Walt, professor of sociology at Rhodes University in Grahamstown in South Africa's Eastern Cape province, said the language of nationalism and patriotism that often came from the South African state was problematic.

Sanele Nene, political science lecturer at the University of KwaZulu-Natal, said the state's response has been badly co- ordinated.

"It seems like the state didn't think this would be a problem while it has been brewing for some time," Nene told the Mail & Guardian newspaper in Johannesburg.

South African analysts have been debating whether the latest attacks were "Afrophobic" or xenophobic. Nene said the attacks were definitely xenophobic, as Pakistanis, Indians and other foreign nationals were also targeted.

The South African government has consistently sought to downplay animosity towards foreigners. The word xenophobia is seldom used in official circles.

Nene said Zuma's intervention was critical because Zuma is a Zulu from KwaZulu-Natal province,

"He is probably the only person who can rein in King Goodwill Zwelithini," Nene said.

The worst flare-up of xenophobic violence in South Africa occurred in May 2008,

when more than 60 people were killed in attacks across the country. Simmering hostilities boiled over on several occasions since then, most recently in January 2015.

Since 2008 there has been no successful prosecution on anyone for a crime directly linked to xenophobia in South Africa.

http://www.shanghaidaily.com/article/article_xinhua.aspx?id=277160

Tunisia

Tunisie et les enjeux de la bataille pour la sécurité

Le système de crises (sécuritaire, politique, économique, sociale, religieuse et culturelle) usant l'Etat et le corps social tunisien conjugué aux profonds bouleversements géopolitiques restructurant le voisinage stratégique (Libye, Algérie et profondeur sahélienne) dopent la montée en puissance du terrorisme menaçant la sécurité nationale tunisienne et susceptible d'enclencher une dynamique de violence et de fragmentation en mesure d'amorcer un déraillement du processus démocratique encore fragile.

En Tunisie, telle une araignée ayant eu toute la latitude nécessaire afin de tisser sa toile, l'enracinement du terrorisme s'est accompagné d'une double menace mettant en cause l'unité nationale et le principe même de l'Etat national:

L'affaiblissement de l'Etat a provoqué une régression politique qui s'est exprimée par la remontée de la logique tribale. L'effort d'intégration nationale entrepris au lendemain de l'indépendance

avait réussi à surmonter les clivages traditionnels des tribus et des clans. Cet acquis a été ébranlé par des revendications particularistes en vertu desquelles les ressources nationales (le phosphate dans le bassin minier) doivent profiter aux populations locales. Les désordres et les révoltes qui ont éclaté dans le bassin minier ont ouvertement soulevé cette revendication matérialisée notamment par la prise en otage du secteur des phosphates, production stratégique pour le pays. Dans le reste de la région maghrébo-sahélienne où subsistent des minorités individualisées (Amazigh, Touaregs et Toubous), la problématique se pose en tant que facteur structurel de l'intégration nationale et de la construction de l'Etat. La Tunisie, en

dépit de ces soubresauts, se distingue néanmoins dans le tableau régional par une unité nationale forte et éprouvée. Néanmoins, la campagne électorale clivante menée par le président Marzouki a mis à jour des vulnérabilités et des lignes de fracture oubliées depuis l'indépendance et susceptibles, via leur instrumentalisation par des forces intérieures ou étrangères, de constituer un danger sérieux quant à la sécurité nationale;

D'autre part, la transition démocratique en Tunisie a révélé l'existence d'une minorité qui, niant la légitimité de l'Etat territorial, milite pour l'avènement de l'Etat communautaire (arabe ou islamique). Ces groupuscules s'attaquent aux symboles de l'Etat, apportent leur appui déclaré à l'avènement d'un Emirat ou à la proclamation d'un Etat islamique tel que Daesh. Ils constituent une force intérieure à l'appui des thèses jihadistes. Les contradictions et le double langage du parti relevant des Frères Musulmans devront être levées au regard de leur nature sectaire, de leur idéologie et des multiples stratégies qu'ils ont déployé suivant le même schéma, hormis des ajustements tactiques dictés par les circonstances, depuis leur création afin de prendre le pouvoir en Egypte et au sein du monde arabe.

Si la menace politique provincialiste reste surmontable par une stratégie de développement économique et social et d'équilibre régional, la menace communautariste constitue un danger profond lié au jihadisme islamiste international. La démarche, globale, doit vaincre toutes les menaces.

La violence jihadiste résiliente et mutante constitue le défi principal d'ordre sécuritaire pour les autorités nouvellement élues. En dépit des coups qui lui sont portée, ses protagonistes renouvellent constamment les rangs de leurs combattants, s'adaptent aux évolutions intérieures et régionales sans changer pour autant leurs objectifs et leur référentiel idéologique. La multiplication des embuscades suivant le modèle algérien visant les forces armées et de sécurité intérieure et l'attentat spectaculaire du Bardo du 18 mars 2015 viennent nous rappeler à quel point la menace terroriste est ancrée dans la réalité tunisienne. Cet attentat visant le cœur du pouvoir tunisien, le tourisme, pilier d'une économie tunisienne au bord de l'asphyxie et le musée du Bardo, symbole de l'identité plurielle de la Tunisie, marque un tournant majeur. Par son mode d'action et ses cibles inédits, il frappe en plein cœur la jeune démocratie tunisienne, met à jour ses vulnérabilités et l'enracinement d'une menace terroriste en mesure de cibler la capitale et le cœur des institutions. Le premier gouvernement de la deuxième république doit revoir ses priorités et adopter les mesures à court et moyen-terme inhérentes à un Etat en guerre contre la menace terroriste et criminelle.

Outre les indispensables mesures économiques, sociales, religieuses, culturelles, la bataille purement sécuritaire devra être menée sur trois fronts : affirmer sans aucune faiblesse l'autorité de l'Etat, réprimer radicalement le terrorisme, éradiquer le crime organisé transnational. Le crime organisé, connu depuis plus de 20 ans, a pris une ampleur démesurée dans les pays du Sahel africain (trafics de cigarettes, voitures, pétrole, drogues, armes, êtres humains, etc.) et étendu son réseau à la Tuni-

sie (pétrole, cigarettes, armes, drogues, produits alimentaires) ; il porte un potentiel de déstabilisation insidieux. Terrorisme et crime organisé transnational prolifèrent à la faveur de l'affaiblissement de l'Etat et opposent conjointement une capacité de résilience plus forte.

La politique de sécurité de la Tunisie devrait se déployer suivant les axes suivants:

Recentrer l'armée sur le cœur de son métier, à savoir le combat (défendre le territoire national, sécuriser les frontières, faire face aux menaces conventionnelles et développer les capacités de lutte contre les menaces asymétriques : terrorisme, crime organisé transnational, etc.). Etudier et initier un processus progressif d'externalisation de certaines fonctions (nourriture, habillement, gestion du parc automobile, etc.);

Etablir la fonction de chef d'état-major interarmées ou des armées (CEMA) veillant à l'emploi des forces et assurant le commandement des opérations militaires. Les chefs d'états-majors (terre, mer, air) quant à eux forment et préparent les forces armées. Cette fonction doit être institutionnalisée et les prérogatives du chef d'état -major interarmées clairement définies. Il a autorité sur les chefs d'état-major de l'armée de terre, de la marine et de l'armée de l'air ainsi que sur les directeurs et les chefs des organismes interarmées qui lui sont rattachés. Il a autorité sur l'état-major des armées.

Reconstituer et valoriser la réserve militaire. Tous les conscrits effectuant leur service national doivent sans exception être formés au maniement des armes et au combat (beaucoup trop, à ce stade, sont cantonnés à des taches connexes, dont la surveillance des bases, etc.). La réserve doit être réorganisée suivant le modèle des forces, chacun pouvant être appelé à tout moment pour rejoindre son poste. Afin de demeurer opérationnels, sur le modèle suisse, une période de 15 jours par année ou tous les deux ans de retour au sein de l'institution militaire afin de mener les manœuvres et les entraînements nécessaires pourrait être instituée. Ainsi, progressivement, une réserve organisée, efficace et mobilisable à tout moment pourrait être constituée;

Abou Iyadh, chef de l'organisation terroriste Ansar al-Charia, a constamment renouvelé son appel en faveur du jihad en Syrie et invité les Tunisiens à rallier les rangs du nouveau Califat. Ces derniers représentent, avec un nombre estimé à 3000 individus dont plus de 580 rentrés en Tunisie, le plus important contingent au monde de jihadistes engagés en Syrie, loin devant les Marocains estimés à 1500, les Algériens à 200 et les Libyens à 600 (totalpour le Maghreb d'environ 6000 individus). Le retour de ces jihadises radicalisés, fanatisés et aguerris au combat représente la menace principale à la sécurité nationale tunisienne, menace susceptible de déstabiliser durablement le pays et d'entraver le processus de consolidation démocratique . Des mesures urgentes doivent être mises en place par les autorités tunisiennes afin de détecter ces individus, assurer la neutralisation des plus radicaux et réinsérer et déradicaliser les moins extrémistes à travers un processus d'en-

cadrement judiciaire, professionnel et médical. Les mosquées, associations caritatives, sites internet, etc. doivent faire l'objet d'un contrôle rigoureux en conformité avec les droits constitutionnels afin de ne pas leur octroyer une caisse de résonance amplifiant leur capacité de nuisance (capacité à endoctriner eux-mêmes d'autres tunisiens une fois de retour). Dans cette optique, les autorités tunisiennes pourraient:

Lancer un plan national de prévention de la radicalisation des jeunes pouvant être élargi aux pays du Maghreb et aux cinq pays de l'arc latin (plan dans le cadre du Dialogue 5+5);

Le succès dans l'éradication de la violence jihadiste en Tunisie ne peut se limiter au renforcement des moyens technico-opérationnels et de la coopération interservices, mais suppose également une attitude consensuelle de la part des différents courants politiques autour de cet objectif, une désidéologisation de l'enseignement religieux et des lieux de cultes et enfin une synergie des services de l'Etat avec la société civile. Il s'agit là du volet « politico-social » de l'action publique contre l'extrémisme armé, trop longtemps négligé ou rejeté tant à l'époque de Ben Ali que sous le gouvernement de la Troïka, mais qui est indissociable du renforcement et de l'adaptation de l'outil sécuritaire.

Proposer la création d'une structure d'accueilet de dé radicalisation en mesure de:

Assurer le débriefing par les services de renseignement;

Assurer le suivi policier et judiciaire;

Assurer un suivi psychologique et médical;

Assurer une formation professionnelle en vue de la réinsertion de ces individus dans la société;

Assurer un encadrement religieux et théologique afin de réhabiliter ces individus imprégnés d'un islam étranger à notre culture;

Impliquer les familles dans ce travail de réendoctrinement.

Il serait bon de faire appel aux Nations-Unies afin d'obtenir les financements et d'ériger cette structure en expérience pilote au sein du monde arabe. La lutte contre le terrorisme doit reposer sur un édifice cohérent. Les affaires relevant du terrorisme doivent échapper aux juridictions ordinaires, les enquêtes devant être confiées à des magistrats instructeurs ou procureurs hautement spécialisés. Dans le cadre de la loi antiterroriste de 2003, tout est centralisé au sein du tribunal de première instance de Tunis. Une lacune significative demeure : l'absence de spécialisation des acteurs judiciaires non surmontée par la création du nouveau centre judiciaire. Créer un pôle antiterroriste au sein du tribunal de première instance de Tunis instituant la fonction de juge d'instruction antiterroriste (4 juges à titre indicatif collaborant avec les services de renseignement et leurs homologues

étrangers, etc.) constituerait une avancée certaine. Ilva de soi que le cadre législatif et donc le vote d'une loi antiterroriste efficace et adaptée à la nouvelle menace dans sa globalité est une priorité absolue. Les atermoiements de l'ancienne assemblée ANC dominée par la Troïka et le parti Nahdha interpellent;

Le défi posé par le développement du jihadisme, couplé à des activités de contrebande et de trafic d'armes et de stupéfiants dans les régions frontalières requiert une mutualisation des missions menées par les appareils sécuritaires qui, s'ils doivent conserver leur spécificité, sont complémentaires. Il convient en outre de renforcer les capacités d'analyse des services de renseignement et de restaurer un maillage sécuritaire étroit du territoire national. Parallèlement, il incombe d'initier une réforme en profondeur du système de sécurité tunisien, qui passe par la création d'une structure de coordination dans la lutte anti-terroriste. Pour être efficace, elle devra s'appuyer sur un cadre politique et institutionnel solide et légitime.

La coordination et le renseignement sont en effet au cœur de la lutte contre le terrorisme. De nombreuses lacunes caractérisent le système tunisien alors même que le pays et le gouvernement se déclarent en guerre. Cette posture doit se matérialiser par l'adoption urgente de mesures concrètes traduisant un sursaut irréversible. Aucune tergiversation, aucune défaillance, aucune lenteur ne doivent être tolérées. En ce sens, il conviendrait de créer au sein de la présidence de la République un Conseil National de Coordination assurant la coordination entre:

Un pôle action constitué d'une direction centrale comptant un représentant dans chaque région militaire à créer (il conviendra de découper le territoire national en régions militaires regroupant plusieurs gouvernorats), responsable de la zone, chargé du commandement et disposant de l'ensemble des moyens basés dans la région. Il est l'unique responsable et rend compte de toute défaillance. Il dispose également d'une task force composée de forces spéciales bénéficiant de l'équipement de pointe dans le cadre de la lutte contre le terrorisme et des moyens de projection (notamment héliportés). Il ne s'agit plus d'occuper le terrain mais de s'appuyer sur des unités mobiles hautement spécialisées. Cette task force doit être mobilisable et projetable dans un délai de 30 minutes afin de traiter la menace terroriste identifiée ;

Le pôle judiciaire constitué du pôle antiterroriste nouvellement créé et de la police judiciaire;

Le pôle renseignement constitué des agences de renseignement (interne et externe). Afin d'optimiser l'exploitation du renseignement stratégique, créer une Agence Nationale du Renseignement centralisant, exploitant et diffusant le renseignement en provenance des institutions existantes au sein des ministères de l'intérieur et de la défense, du ministère des affaires étrangères et du ministère des finances (financement du terrorisme et douanes). Il s'agit de raccourcir au maximum la chaîne entre l'acquisition du renseignement et l'action sur le terrain.

Ce Conseil National de Coordination se réunira à la demande du Président de la République quotidiennement (en cas de crise) et de manière hebdomadaire en associant les ministres concernés selon les besoins (intérieur, défense, justice, affaires étrangères, etc.).

Renforcer la formation et l'équipement des forces spéciales (pas de sous-emploi) et en constituer un outil stratégique. Il s'agit de créer une articulation étroite entre le renseignement stratégique et des forces spéciales valorisées, formées aux dernières doctrines de lutte, équipées des moyens les plus modernes en termes d'armement et de capacités de projection, etc. l'objectif étant de raccourcir impérativement le délai d'action (la chaine de commandement) entre l'identification d'une menace et son traitement par ces forces spéciales;

Lancer des opérations d'encerclement et de ratissage quartier par quartier des villes proches des foyers terroristes et des grandes agglomérations offrant un refuge à ces éléments malveillants et abritant des cellules dormantes. L'effet de sidération doit opérer et nos forces doivent reprendre l'initiative;

Réhabiliter le renseignement humain et l'articuler avec le renseignement technologique tunisien et étranger. L'un sans l'autre ne produisent que des résultats limités;

La lutte contre le terrorisme va s'inscrire sur le long terme. Elle ne peut vaincre sans « gagner les cœurs et les esprits » (concept de base de la guerre contre-insurrectionnelle). Une population hostile aux forces menant la lutte contre le terrorisme est un handicap majeur, quasi insurmontable. A ce stade, s'établit la connexion entre l'impérieuse nécessité de mesures économiques et sociales urgentes afin de rompre le lien entre une population désœuvrée et des terroristes ou criminels en mesure, compte tenu de leurs capacités financières et de la crainte qu'ils inspirent, d'acheter leur complicité. Le concept d'économie de la lutte contre le terrorisme devra être théorisé et valorisé;

Dans cet état d'esprit, œuvrer à cultiver la résilience de la société civile, des institutions et des forces armées et de sécurité. La capacité à absorber les chocs et à rebondir sera au cœur de la lutte contre le terrorisme sur le long terme. Conformément à la pensée du célèbre moine japonais Takuan Soho (1573-1645), il s'agit d'adapter la philosophie du zen à la pratique du sabre : l'esprit doit être suffisamment apaisé et mobile pour agir avec justesse et précision en toute situation;

En s'appuyant sur l'articulation des trois plans dans l'analyse du terrorisme en Tunisie, une veille géopolitique relativement aux évolutions rapides et brutales de notre voisinage stratégique maghrébo-sahélien et de la scène moyen-orientale s'impose.

Créer un Observatoire National des Crises et du Terrorisme axé sur l'analyse géopolitique et sur l'anticipation de l'évolution du terrorisme et des menaces susceptibles de frapper la Tunisie et de menacer la transition démocratique et la sécuri-

té nationale s'érige en impératif. Il s'agit de ne plus subir et de réagir dans l'urgence en mettant en avant l'attitude pro-active.

Cet observatoire géopolitique et prospectif assurera au profit du Président de la République ou du chef du gouvernement une mission de veille, d'alerte, de suivi et d'anticipation des évolutions géopolitiques, des crises et des conflits à l'échelle régionale et internationale et de la menace terroriste et criminelle. Il opérera en fonction d'un découpage géographique. Dans un environnement international et régional marqué par une incertitude croissante, l'identification, l'analyse et l'évaluation des situations de crise et des menaces constituent un instrument indispensable de gouvernance et de prévention des crises susceptibles de déstabiliser la Tunisie. Le Président de la République doit pouvoir disposer de l'ensemble des données pertinentes et des outils permettant d'éclairer la décision. En ce sens, une capacité permanente de veille, d'alerte et d'anticipation par la construction de tableaux de bords prospectifs doit être mise en œuvre. Il s'agit de renforcer de manière significative les capacités d'évaluation et d'anticipation des autorités.En ce sens, la mission pourrait être résumée en ces termes : Evaluer et analyser (comprendre) ; Anticiper ; Proposer. L'urgence ne doit pas occulter la réflexion et la prise en compte des surprises stratégiques. Bien au contraire, l'anticipation, l'identification de ce que les Américains intitulent « wildcards » (ce qui, bien qu'apparemment improbable, serait le plus dangereux), l'attitude fondée, selon un ancien président de Général Electric, sur le principe de « destroy yourown business » doivent prévaloir car permettant de mieux agir et d'optimiser la lutte contre le terrorisme d'aujourd'hui et non de demain. Ainsi, penser l'avenir, c'est éclairer l'action présente.

Dans le cadre d'une montée en puissance de la menace terroriste, les aléas et les incertitudes inhérents au maintien de l'ordre et à la sauvegarde de l'intégrité de l'Etat peuvent affecter directement ou indirectement la sécurité nationale. En ce sens, l'action préventive acquiert une dimension centrale. Il s'agira d'être en mesure d'anticiper des situations que nous pouvons qualifier de « situations de seuil d'alerte sécuritaire ».

Le fonctionnement et la performance des forces armées et de sécurité s'inscrivent au sein d'une représentation du champ des menaces non pas simplement du passé ou du présent mais également de l'avenir. Un Etat doit être en mesure de maîtriser les enjeux d'avenir de sa politique de défense et les besoins qui en découlent afin de jouer pleinement son rôle dans le maintien des grands équilibres internes.

La volatilité et la diversité des menaces pouvant peser significativement sur la sécurité du pays dictent de sensibiliser les dirigeants à la nécessité de la prise en compte de l'avenir dans leurs processus d'évaluation, de diagnostic et de traitement des sources de menace avérées ou potentielles.

Dans ce cadre, la prospective a pour vocation de « rajouter des cases dans les stratégies de défense du territoire national ». Penser l'avenir, c'est se préparer à l'ac-

tion, c'est forger une stratégie d'investigation de l'avenir (être en mesure de le baliser) débouchant sur un outil opérationnel d'aide à la décision stratégique.

Tunis, le 16 Avril 2015

Mehdi Taje
Géopoliticien et prospectiviste, spécialiste du Maghreb et du Sahel
Directeur de Global Prospect Intelligence

http://www.leaders.com.tn/article/16843-les-enjeux-de-la-bataille-pour-la-securite

International Organizations

EU

EU-Africa relations: from 'handouts' to 'hands on'

23 April 2015

What does the future hold for EU-African relations?

It was sadly inevitable that the crisis in the Mediterranean, which has become a cemetery for thousands of would-be migrants seeking to escape north Africa for Europe, dominated the annual meeting of African Union leaders and their EU counterparts in Brussels on Wednesday (22 April),

On Wednesday, Italian prime minister Matteo Renzi told his national parliament that the EU should assume "a greater role in Africa". Renzi was talking about migration as well - telling the Senate that the EU “must intervene in Nigeria, in Sudan, to the south of Libya,” to wage war against human traffickers - but the statement applies more generally to EU-Africa relations.

The question is what that role should be.

The EU’s main role in recent years has been as an investor and trading partner. The bloc has promised to invest nearly €40 billion into the African continent between 2014 and 2020. It is also bidding to conclude regional and bilateral trade deals, known as economic partnership agreements (EPAs).

The international community is also about to begin negotiations to agree new tar-

gets to succeed the Millennium Development Goals which expire at the end of 2015.

Finance ministers will gather in Addis Ababa, Ethiopia in July, to decide how to finance the successors to the Millennium Development Goals (MDGs), which aimed to halve the number of people living in extreme poverty and dramatically increase access to education by 2015.

The new development framework will then be agreed at a UN summit on sustainable development in September.

The headline goal from 2000 to reduce the number of people living in extreme poverty by 700 million compared to 1990-levels was met in 2010, while a host of other targets on improving access to education and health have been met or nearly met.

But European governments have failed to live up to their commitments for development spending. Aid budgets were one of the first victims of austerity-driven budget cuts adopted by most EU countries over the past five years. As of 2014, only four EU countries - the UK, Luxembourg, Sweden and Denmark - met the 0.7 percent target, while the EU average stood at 0.43 percent. The 0.7 percent target, agreed by the world's wealthiest countries at the UN, is unlikely to be met any time soon.

The European Commission, not to mention African countries themselves, is keen to move away from old-style aid handouts towards investment in infrastructure financed by soft loans and grants.

For the EU, this means a more active role for private companies in development policy, and a combination of public and private money to fund infrastructure projects in developing countries, a process known as 'blending'.

In this process, grant money is used to subsidise the terms of loans to make what would be otherwise expensive terms, more attractive and affordable for governments. This use of development cash unlocks money that otherwise would not be available. The size of these soft loans are often four times greater than grant money alone

This approach is characterised by the EU's mission in Kenya, one of the bloc's largest operations in Africa, which has a number of projects in the energy and infrastructure fields where it has partnered up with the Kenyan government and local businesses.

Meanwhile, the European Investment Bank has pumped several hundred million euros into wind-farms and geothermal energy projects. Another €900 million project to establish a bus transit network in Kenyan capital Nairobi, also involving the World Bank, French and German development banks, will see the Commission contribute a €20 million grant alongside a €100 million EIB loan.

“There’s no country in Africa where we’re not active,” Erik Habers, head of development at the EU mission, tells EUobserver, and the evidence is compelling that partnerships of equals are the best way for the EU to exert influence and work with African governments.

Elsewhere in the region, the EU has pumped €10 million into a newly created Energy Access Fund aimed at investing in companies offering energy products to the 60 percent of sub-Saharan Africans who live off-grid.

The need for aid is not going to disappear any time soon. Sub-Saharan Africa, in particular, may be one of the fastest growing regions economically in the world - the World Bank expects average growth rates of between 4.5 and 5 percent between now and 2017 - but the presence of extreme poverty remains high.

Alongside the investment in new roads, buildings and renewable energy, Habers tells this website that the EU runs projects to vaccinate and improve the management of livestock and provide basic crop insurance in Kenya’s remote farming communities.

“Blending is not going to completely replace grants,” he says.

This ‘hands on’ rather than ‘handout’ approach is a more effective development tool. Not only that, but partnership is clearly the only approach that can successfully combat crises of migration or terrorism, and form the basis for fruitful relations.

https://euobserver.com/news/128413

UN

Entretien sur la lutte contre le financement terroriste avec Jean-Paul Laborde du Comité contre le terrorisme

17 avril 2015

Le chef du Directorat du Comité des Nations Unies contre le terrorisme (CTED), Jean-Paul Laborde.

La prévention et la lutte contre le financement du terrorisme est l'un des thèmes discutés au 13ème Congrès des Nations Unies pour la prévention de la criminalité et la justice pénale, qui se déroule jusqu'au 19 avril à Doha, au Qatar.

Les organisations terroristes ont besoin de fonds pour recruter leurs membres et subvenir aux besoins de ces derniers, entretenir leurs plates-formes logistiques et conduire leurs opérations.

De nombreux États ne disposent pas des cadres juridiques et opérationnels ni de l'expertise technique nécessaires pour détecter les activités de financement du terrorisme, mener des enquêtes sur ces activités et en poursuivre les auteurs. C'est pourquoi le renforcement de la coopération internationale est jugé nécessaire pour prévenir et lutter contre le financement du terrorisme.

Le Centre d'actualités de l'ONU s'est entretenu avec le chef du Directorat du Comi-

té des Nations Unies contre le terrorisme (CTED), Jean-Paul Laborde, qui participait au Congrès contre le crime.

Centre d'actualités de l'ONU : Les groupes terroristes ont besoin d'argent pour mener leurs activités meurtrières. Pouvez-vous nous donner des exemples des circuits utilisés par ces groupes terroristes pour se financer ?

Jean-Paul Laborde : Cette question a beaucoup évolué depuis ces dernières années. Au départ les groupes terroristes se finançaient en faisant des collectes auprès des gens et grâce au blanchiment d'argent venant d'organisations criminelles. Actuellement, nous voyons une évolution extrêmement importante, surtout depuis la naissance du phénomène des combattants terroristes étrangers. Premièrement, dans certains pays, le fait que les groupes terroristes aient accès à un territoire leur permet d'avoir accès aux taxes, au système bancaire. Les succursales dans les zones contrôlées par les organisations terroristes reçoivent de l'argent ou en échangent avec l'étranger. Les combattants terroristes étrangers amènent aussi de l'argent dans les zones de combat ou bien se financent à travers des messages déguisés sur l'Internet. Voilà les nouvelles formes de financement du terrorisme et je pense qu'effectivement il faut absolument les combattre. Une autre forme qui est aussi extrêmement importante, c'est la prise d'otages pour rançon. On estime à peu près entre 20 et 45 millions de dollars par an la possibilité de financement par prise d'otages et rançon. D'autres formes de financement sont possibles comme la vente d'antiquités. Une forme de financement peut remplacer une autre, et c'est un gros problème. Par exemple, s'il y a une baisse de la production du pétrole, pour diverses raisons, dans une région contrôlée par une organisation terroriste, alors ils vont augmenter la vente d'antiquités.

Centre d'actualités de l'ONU : Pouvez-vous nous expliquer ce que la communauté internationale fait, et en particulier l'ONU, pour prévenir et combattre le financement du terrorisme ?

Jean-Paul Laborde : Ce combat n'est pas nouveau. Ce combat date d'une quinzaine d'années à peu près, mais on a effectivement au début concentré les actions sur les questions de blanchiment d'argent, c'est-à-dire les mécanismes financiers de pays off-shore ou encore les transferts illégaux d'argent. Maintenant, il y a beaucoup plus de menaces qui proviennent du phénomène des combattants terroristes étrangers, donc il faut s'attaquer à ce phénomène-là et le Conseil de sécurité, qui est l'organe qui réagit souvent le plus vite à l'ONU, a adopté la résolution 2178 lors d'un Sommet en septembre dernier. Le Conseil a pris des dispositions précises pour l'incrimination des nouvelles formes de financement du terrorisme. La coopération internationale a aussi été un des éléments dont il a été question et qu'il faut absolument mettre en œuvre, en plus de la détection des flux financiers grâce aux renseignements financiers.

Centre d'actualités de l'ONU : Quelles sont les failles actuelles dans la lutte contre le financement du terrorisme ?

Jean-Paul Laborde : Les failles viennent des nouvelles formes de financement. Par exemple, les failles viennent du fait qu'il faut empêcher des gens de passer les frontières avec de l'argent sur eux. C'est très compliqué. Par exemple, les frontières sont souvent aux alentours des zones contrôlées par des organisations terroristes. Elles sont souvent aussi empruntées par les organisations humanitaires. Donc il ne faut pas se tromper. Il y a beaucoup de gens qui appartiennent à des organisations terroristes et qui arrivent à traverser les frontières assez facilement. La communauté internationale doit avoir une action sur le contrôle des frontières, aider les pays qui en ont besoin. Deuxièmement, il faut arriver à isoler les circuits bancaires qui sont dans les zones contrôlées par les organisations terroristes. C'est en train de se faire. On s'appuie sur les dernières résolutions des Nations Unies. Des dispositions sont aussi prises au niveau du Groupe d'action financière (GAFI), et au niveau des GAFI régionaux, et en particulier ici le MENAFATF (Middle East & North Africa Financial Action Task Force).

Centre d'actualités de l'ONU : Vous avez mentionné la coopération internationale. En quoi, cette coopération internationale est-elle importante pour combattre le financement du terrorisme ?

Jean-Paul Laborde : Non seulement elle est importante, mais il faut qu'elle change. Nous avions une coopération internationale traditionnelle avec en particulier des échanges d'information à travers des systèmes judiciaires qui prenaient les voies traditionnelles. Or, avec les transferts de flux financiers par l'Internet ou même les transferts de flux financiers par des gens qui passent les frontières, il faut trouver d'autres moyens pour contrer ce type de financement. C'est pourquoi la coopération internationale immédiate est nécessaire. C'est un peu une révolution parce que les coopérations internationales sont la plupart du temps lentes. La question du financement avait déjà bénéficié d'une réaction plus rapide de la coopération internationale mais il faut aller encore plus vite et c'est là-dessus que nous portons nos efforts pour que cette coopération internationale, tant sur le plan du renseignement que sur le plan de la collection des preuves, aille beaucoup plus vite. Pourquoi ? Parce que l'on ne doit pas accepter l'impunité de ceux qui financent ou de ceux qui obtiennent des fonds. La lutte contre l'impunité, cela veut dire que tous ces gens doivent passer en justice. On ne peut pas travailler au sein de la communauté internationale sans avoir la vision d'un système de justice pénale qui soit en première ligne contre le financement du terrorisme. C'est pourquoi je suis ici.

http://www.un.org/

Terrorism in the World

Afghanistan

Le groupe État islamique revendique l'attentat de Jalalabad en Afghanistan

18/04/2015

L'attaque suicide a tué 30 personnes et blessé une centaine d'individus dans l'est du pays. C'est le premier attentat d'envergure du groupe dans la région.

L'organisation État islamique serait à l'origine de l'attentat-suicide qui a fait 30 morts et plus de 100 blessés dans l'est de l'Afghanistan.

L'organisation État islamique (EI) a perpétré un attentat-suicide fatal à plus de 30 personnes samedi dans l'est de l'Afghanistan, ont affirmé les autorités locales dans ce qui pourrait être la première attaque d'envergure de ce groupe djihadiste dans une région considérée comme le berceau historique des talibans et d'Al-Qaïda. Au moins 33 personnes ont été tuées et plus de 100 autres blessées samedi dans un attentat-suicide devant une banque de Jalalabad, grande ville de l'est de l'Afghanistan, près de la frontière pakistanaise, ont annoncé les autorités locales. Il s'agit de l'attentat le plus sanglant en Afghanistan depuis novembre alors qu'un kamikaze s'était fait exploser au milieu des spectateurs lors d'un match de volley-ball, tuant 57 personnes.

Samedi, le kamikaze a frappé devant une succursale de la Kabul Bank, la principale banque privée du pays, au moment où des fonctionnaires étaient venus toucher leur salaire mensuel. "Les corps de 33 personnes et plus de 100 blessés ont été amenés à l'hôpital", a indiqué à l'AFP le Dr Najeebullah Kamawal, chef du principal hôpital local. Après l'attentat, des lambeaux de chair, des jambes, des têtes et une mare de sang tapissaient le sol, selon un journaliste de l'AFP sur place. Les talibans afghans du mollah Omar, qui ont tendance à ne pas revendiquer les attentats faisant des victimes civiles, ont nié toute responsabilité dans cette attaque qui pour-

rait aussi avoir été perpétrée par des groupuscules djihadistes.

La marque de l'EI ?

Mais dans un appel à l'AFP, Shahidullah Shahid, un ex-porte-parole des talibans pakistanais du TTP limogé après avoir fait allégeance à l'EI, a revendiqué cet attentat-suicide. Il n'a pas été possible samedi de confirmer ses liens ou non avec cette organisation. "Qui a revendiqué cet attentat épouvantable dans le Nangarhar aujourd'hui ? Les talibans n'ont pas revendiqué cet attentat, Daesh a revendiqué cet attentat", a par la suite déclaré le président afghan Ashraf Ghani en faisant référence à l'acronyme arabe de l'EI, qui a proclamé un califat sur une partie de la Syrie et de l'Irak. Au cours des derniers mois, des responsables afghans ont répété leurs craintes d'une contagion de l'EI dans la région alors que s'ouvre une période d'incertitude avec la fin de la mission de combat de l'Otan en Afghanistan.

Mais des observateurs soupçonnent les autorités de vouloir grossir l'importance de l'EI afin de toucher davantage de subsides des pays occidentaux et de maintenir l'attention de la communauté internationale sur l'Afghanistan au moment où l'Otan réduit la voilure. "La présence ici de l'EI n'a jamais vraiment été confirmée et nous devons demeurer prudents quant aux revendications faites au nom de l'EI", a déclaré à l'AFP Haroon Mir, un analyste afghan spécialisé dans les questions de sécurité. Dans une vidéo diffusée en janvier sur des forums djihadistes, une dizaine d'ex-cadres talibans, principalement pakistanais, mais aussi afghans, avaient prêté collectivement allégeance à l'EI et à son chef Abou Bakr al-Baghdadi.

L'ex-porte-parole des talibans pakistanais Shahidullah Shahid, qui a revendiqué l'attaque de Jalalabad, ne faisait pas partie du lot. Mais il reste considéré comme un proche d'Abdul Rauf Khadim, un commandant soupçonné de ralliement à l'EI et tué en février par une frappe d'un drone américain.

Saison des combats

Si l'EI est bien l'architecte de l'attaque de Jalalabad, "l'Afghanistan devra se préparer à un été sanglant, peut-être le plus sanglant des 14 dernières années", a prévenu M. Mir. Cette attaque survient au début de la "saison des combats", marquée par le redoux printanier. Or les forces afghanes sont pour la première fois cette année sur la "ligne de front" pour le début de cette période, car la mission de l'Otan dans le pays (Isaf) a mis fin à ses opérations en décembre dernier. L'Otan maintient néanmoins une force résiduelle de 12 500 soldats, dont 9 800 Américains, cantonnée principalement dans un rôle de formation des forces afghanes.

La semaine dernière, au moins quinze civils afghans ont été tués dans deux attaques à la bombe, dont un attentat-suicide visant un convoi de l'Otan revendiqué par les rebelles talibans. Et dix-huit soldats afghans avaient été tués, dont certains décapités, au cours d'une autre attaque des talibans dans la province reculée du Badakhshan (nord-est). Le président Ghani tente, lui, de convaincre les talibans de s'engager dans un processus de paix afin de stabiliser le pays. Mais les talibans

refusent pour l'heure, exigeant au préalable le retrait des forces étrangères dont le mandat arrive à échéance à la fin 2016.

http://www.lepoint.fr/

Le groupe EI est-il vraiment présent en Afghanistan?

19 avril 2015

Des gens prient pour la trentaine de victimes de l'attentat-suicide à Jalalabad.

L'organisation État islamique (EI) est-elle vraiment derrière l'attentat-suicide qui a fait une trentaine de morts en Afghanistan ce weekend? Le président afghan Ashraf Ghani semble le croire, mais des analystes restent prudents sur l'expansion de ce groupe jihadiste dans le berceau des talibans.

L'attentat-suicide perpétré samedi devant une banque privée de Jalalabad, la grande ville de l'Est afghan près de la frontière pakistanaise, a fait 34 morts et 100 blessés. C'est l'attaque la plus meurtrière en Afghanistan depuis novembre et qui fait craindre une nouvelle «saison des combats» d'une violence inouïe.

Les talibans afghans ont aussitôt rejeté toute responsabilité, mais un ex-porte-parole des talibans pakistanais du TTP (Tehreek-e-Taliban Pakistan), limogé pour avoir plaidé allégeance à l'EI, a revendiqué l'attaque.

«Qui a revendiqué cet attentat épouvantable? Les talibans n'ont pas revendiqué cet attentat, Daesh a revendiqué cet attentat», a rapidement déclaré le président Ghani, en référence à l'acronyme arabe de l'EI, l'organisation d'Abou Bakr al-Baghdadi qui a proclamé un califat sur des pans entiers de l'Irak et la Syrie, et attire des jihadistes dans la région Afghanistan/Pakistan.

Au cours des derniers mois, des responsables afghans ont répété leurs craintes

d'une contagion de l'EI dans la région, alors que s'ouvre une période d'incertitude avec la fin de la mission de combat de l'OTAN en Afghanistan.

Mais des observateurs soupçonnent les autorités de vouloir grossir l'importance de l'EI afin de recevoir davantage de subsides des pays occidentaux et maintenir l'attention de la communauté internationale sur l'Afghanistan, au moment où l'OTAN réduit la voilure.

Cette «revendication» d'un ex-taliban, doublée de la réaction du président Ghani, laisse analystes et commentateurs sceptiques. «En Afghanistan, l'EI tient plus de la guerre psychologique, plus du mythe que de la réalité. Et malheureusement le président Ghani tombe dans le jeu, soit intentionnellement soit par ignorance», avance Amrullah Saleh, ancien chef des services de renseignement afghans (NDS).

«Est-ce que Abou Bakr al-Baghdadi a revendiqué l'attaque de Jalalabad? Non. Hormis la revendication d'un insurgé, est-ce que l'Afghanistan a la moindre preuve que l'EI est derrière cette attaque? Si Ghani a des preuves, il devrait les rendre publiques», a ajouté M. Saleh.

«L'Afghanistan est éloigné à la fois géographiquement et idéologiquement de l'EI», estime Graeme Smith, spécialiste de l'Afghanistan à l'International Crisis Group (ICG), un centre de recherche spécialisé sur les conflits, notant que la tradition de jurisprudence islamique évoquée par l'EI diffère de celle en vigueur en sol afghan.

«Il n'est pas évident de savoir où l'Afghanistan figure sur la liste des priorités de l'EI», dit-il à l'AFP.

Le sceau de l'EI?

Et dans une région qui a vu naître Al-Qaïda et les talibans, plusieurs jihadistes locaux semblent aujourd'hui rivaliser afin d'être adoubés par l'organisation État islamique qui semble, selon eux, avoir le vent en poupe.

Dans une vidéo diffusée en janvier sur des forums jihadistes, une dizaine d'ex-cadres talibans, principalement pakistanais, mais aussi afghans, avaient prêté collectivement allégeance à l'EI et à son chef Abou Bakr al-Baghdadi. Et deux autres ex-commandants talibans soupçonnés de ralliement à l'EI ont été tués dans des frappes de drones.

Mais ces combattants sont-ils les hommes de Baghdadi ou de simples candidats au «Jihad Academy» de l'EI? Pour J.M. Berger, coauteur d'un ouvrage récent sur l'EI, cette organisation est bien «présente en Afghanistan depuis un certain temps», mais cela ne veut pas dire qu'elle soit l'architecte de l'attentat de Jalalabad.

«Nous devons rester prudents tant que nous n'aurons pas de revendication d'un des médias officiels de l'EI», dit-il à l'AFP. «Mais si nous voyons des attaques du genre se succéder, un (nouveau) modèle va peut-être émerger», souligne-t-il.

L'attaque de Jalalabad semble de bien mauvais augure pour l'Afghanistan alors que

s'amorce la «saison des combats», la reprise des affrontements qui coïncident avec le redoux printanier.

L'OTAN a mis fin en décembre à sa mission de combat et ne compte aujourd'hui que sur 12 500 soldats, dont le mandat est de former les forces afghanes. Résultat, celles-ci amorcent seules, pour la première fois, cette «saison des combats» alors que les talibans du mollah Omar refusent de discuter de paix et que les rumeurs d'une présence de l'EI s'intensifient.

http://www.lapresse.ca/

France

Terrorisme : quatre modèles explicatifs

26/02/2015

Les analyses ne manquent pas pour tenter de rendre compte des attentats meurtriers des jihadistes. Elles émanent de divers horizons : islamologues, historiens, politiques, psychologues ou experts des mouvements terroristes. Les théories explicatives peuvent se raccrocher à quatre grands groupes.

1 · L'idéologie : au nom des idées

Il est des idées qui tuent. Au 20e siècle, ce fut le cas des idéologies totalitaires (nazie ou communiste). Concernant l'islam, certains mettent en avant la violence fondatrice du Coran, dont certaines sourates semblent explicites : *« Ne prenez pas* (les mécréants) *pour alliés tant qu'ils n'auront pas émigré pour la cause de Dieu et s'ils se détournent, emparez-vous d'eux et tuez-les où que vous les trouviez* (sourate 4). *»*

Mais cette thèse a plusieurs arguments contre elle. D'abord, toutes les sourates doivent être contextualisées : la tradition du *jihad* militaire n'est d'ailleurs pas dans le Coran. Elle a été forgée par un courant minoritaire d'oulémas en lutte pour le pouvoir. L'islam a connu au cours de sa longue histoire une « époque des Lumières » (9e-14e siècle), des formes politiques diverses (donc certaines proches de la laïcité), des courants pacifistes (soufisme) et dans l'ensemble une morale de bienveillance à l'égard d'autrui.

L'histoire des religions montre, du reste, qu'un même message fondateur peut être interprété et remodelé au fil du temps dans des directions très diverses. Toute religion est susceptible, selon les circonstances, de délivrer un message de paix, ou au contraire de justifier l'élimination de ses opposants. Ce fut le cas avec le christianisme (saint Augustin a appelé explicitement à l'élimination des païens). Un même texte originel peut être susceptible de multiples lectures.

2 · Les réseaux : le poids des organisations

Les idées ne tuent que dans des contextes précis, comme des luttes de pouvoir organisées par des groupes armés. Les attentats meurtriers, d'où qu'ils viennent (Ira, ETA, etc.), sont toujours le fait de groupes qui embrigadent, forment et transforment des individus en combattants. Dans cette perspective, les organisations jouent un rôle majeur, avec leurs lieux de recrutement, leurs réseaux, leurs stratégies, leurs camps d'entraînement, leurs armements, leurs financements.

Les guerres de positions entre groupes jihadistes – comme, au Moyen-Orient, entre Daesh, Al-Qaïda au Levant et Aqpa – relativisent le poids des idées. C'est pourquoi nombre d'auteurs s'opposent à des lectures strictement confessionnelles des conflits au Moyen-Orient (sunnites contre chiites, juifs contre musulmans) au profit

d'analyses en termes de conflits de territoire et d'intérêts stratégiques réciproques. Les ressources (le pétrole, le gaz), les politiques territoriales, la défense de positions stratégiques, les liens avec les territoires palestiniens, les jeux d'alliance sont déterminants dans les stratégies d'attentat.

3 · La thèse de la folie meurtrière

Et si les auteurs d'attentats étaient des déséquilibrés dont le profil relevait de la psychiatrie ? Ce sont des individus fragiles, influençables, limités intellectuellement. L'idéologie tiendrait moins de place dans leur engagement (ils connaissent mal le Coran) que la volonté d'en découdre : ce sont des jeunes fascinés par les armes et la violence. Cette vision « pathologique » du terroriste *borderline* existe, mais elle ne permet pas de rendre compte de la diversité des profils des candidats au *jihad*. Parmi eux figurent des adolescentes comme des hommes mariés et insérés socialement. Certains ont un passé familial troublé et un passé judiciaire de délinquants, d'autres comme Maxime Hauchard (qui a participé à la décapitation d'un journaliste américain) n'ont rien dans leurs antécédents qui laisse présager des comportements violents. Leurs motivations sont souvent comparables à celles des jeunes qui s'engageaient pour les Brigades internationales dans les années 1930, pour des causes révolutionnaires dans les années 1960-1970, dans les combats de l'ETA et de l'IRA plus récemment. Ils sont mus par une révolte morale (combattre les injustices du monde) et le désir de participer à un combat héroïque.

La sociologie des croyances extrêmes montre que le fanatisme peut s'appuyer sur un noyau d'arguments qui paraissent suffisamment probants pour justifier des croyances délirantes. Même la stratégie du kamikaze peut être envisagée d'un point de vue rationnel, d'autant qu'une récompense est promise : le paradis dans l'au-delà et un statut enviable de héros parmi les siens.

4 · La société responsable ?

La théorie du désespoir social repose sur l'idée que la violence se déploie sur fond de crise sociale et morale. Une société qui n'offre pas d'intégration à ses jeunes les pousse à la révolte. L'exclusion produit de la déviance. Le cumul de l'échec scolaire, de l'échec d'insertion professionnelle et de la déstructuration familiale nourrit un ressentiment contre la société. Et l'islam radical offre un cadre de socialisation, un idéal, une identité à des jeunes en « manque de repères ».

Ce modèle ne rend toutefois pas compte de certains terroristes bien intégrés socialement (comme ceux des attentats du 11 septembre 2001 ou de Londres en 2005). Mohamed Khan, le chef des attentats de Londres, avait reçu un prix de modèle d'intégration avant de se faire exploser deux ans plus tard dans le métro de Londres.

Nombre de spécialistes du terrorisme concentrent leurs analyses sur les lieux et milieux précis de recrutement de l'islamisme radical : la prison, les milieux salafistes, Internet, certains quartiers bien identifiés. Et bien sûr les camps d'entraîne-

ment en Irak, en Syrie, au Yémen où se produit la transformation de l'idéaliste en guerrier. Le mouvement jihadiste recrute dans l'ensemble de l'Occident (de la Belgique au Canada, de la Grande-Bretagne à l'Allemagne) et ne saurait donc s'expliquer par la seule crise du modèle social français.

http://www.scienceshumaines.com/

Terrorisme: "cinq attentats" déjoués en France ces derniers mois selon Valls

23-04-2015

Manuel Valls, évoquant une menace "qui n'a jamais été aussi importante" en France, a précisé que 1.573 Français ou résidents en France étaient recensés pour leur implication dans des filières terroristes.

Le Premier ministre Manuel Valls a affirmé jeudi 23 avril sur *France Inter* que "cinq attentats" avaient été déjoués en France ces derniers mois.

Combien d'attentats ont été déjoués depuis ceux du mois de janvier? "De nombreux attentats ont déjà été déjoués, cinq, compte tenu de l'attentat qui n'a pas eu lieu heureusement à Villejuif il y a sans doute quelques jours", a répondu le chef du gouvernement.

"La menace n'a jamais été aussi importante, nous n'avons jamais eu à faire face à ce type de terrorisme dans notre histoire", a-t-il soutenu, à grand renfort de chiffres: "1.573 Français ou résidents en France sont recensés pour leur implication dans ces filières terroristes."

"442 se trouvent sans doute actuellement en Syrie, 97 y sont morts. La plateforme d'appel permettant aux citoyens de signaliser des cas de radicalisation a enregistré déjà plus de 2.600 signalements, 630 ont été jugés très sérieux et examinés par des services spécialisés", a listé le locataire de Matignon.

"Je veux rappeler que 7 Français sont morts en action suicide en Syrie ou en Irak", a aussi dit Manuel Valls.

Depuis 2012, "la menace n'a fait que croître. On considère que de 3.000 à 5.000 Européens sont sur place, et qu'à la fin de l'année, ce chiffre pourrait atteindre 10.000, cela veut dire que pas seulement la France est directement menacée,

d'autres pays le sont", a-t-il mis en garde, évoquant un "projet d'attentat à Barcelone démantelé" récemment.

Attentat déjoué dimanche contre des églises

Dimanche, un attentat "imminent" contre "une ou deux églises" a été évité en arrêtant de manière fortuite un homme par ailleurs soupçonné d'être impliqué dans le meurtre encore mystérieux d'une jeune femme en banlieue parisienne, a-t-on appris mercredi 23 mars de Manuel Valls et Bernard Cazeneuve.

Sid Ahmed Ghlam, Franco-Algérien, étudiant en informatique de 24 ans, a été placé en garde à vue. Il est connu des services de renseignement pour ses "velléités de départ en Syrie" pour y rejoindre les rangs jihadistes, a déclaré le ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve.

"Une documentation fournie a également été découverte établissant sans ambiguïté que l'individu projetait la commission imminente d'un attentat vraisemblablement contre une ou deux églises. Dimanche matin, cet attentat a été évité", a assuré le ministre, plus de trois mois après les attentats de Paris.

Un correspondant en Syrie

Des documents liés à al Qaïda et à l'Etat islamique retrouvés chez le suspect, selon le procureur de Paris François Molins. L'analyse du matériel informatique saisi a permis d'établir que le suspect, Sid Ahmed Ghlam, "était en contact avec une autre personne pouvant se trouver en Syrie avec laquelle il échangeait sur les modalités de commission d'un attentat, ce dernier lui demandant explicitement de cibler particulièrement une église", a expliqué le procureur.

Les perquisitions au domicile parisien de cet étudiant en électronique ont permis de retrouver, outre de l'armement et du matériel de vidéo, des "documents en langue arabe évoquant les organisations terroristes Al-Qaïda et Etat islamique", a poursuivi François Molins.

Dans son véhicule et à son domicile, la police a découvert un "arsenal composé notamment de plusieurs armes de guerre, d'armes de poing, de munitions, de gilets pare-balle et de matériel informatique et de téléphonie", a-t-il ajouté.

En garde à vue, Sid Ahmed Ghlam, qui, blessé à une cuisse, a appelé les secours dimanche dimanche avant d'être arrêté, a fait des déclarations "fantaisistes" avant de s'enfermer dans le mutisme, a détaillé le procureur.

Il a expliqué s'être blessé seul en voulant se débarrasser de ses armes dans la Seine. Sa garde à vue pourrait être porté à six jours, une durée dérogatoire prévue notamment en cas de risque d'action terroriste imminente.

Arrestation rocambolesque

L'arrestation s'est faite dans des circonstances rocambolesques, un peu par hasard. Selon des sources policières, le jeune homme appelle dimanche peu après 08H00 la police, se disant blessé. Il a en effet reçu une balle dans une jambe, et évoque alors, confusément, un règlement de comptes. Les enquêteurs n'excluent pas qu'il se soit blessé lui-même.

Ils remontent les traces de sang et arrivent à son véhicule, où ils découvrent une partie de l'arsenal. Suit une perquisition à son domicile, dans le XIIIe arrondissement de Paris, où la documentation le mettant en cause est trouvée dans son ordinateur.

Plusieurs perquisitions et interpellations ont depuis été réalisées dans son entourage et sa famille, dont certains membres sont acquis à la cause de l'islam radical, selon des sources policières.

Lundi, une ou deux perquisitions ont notamment eu lieu à Saint-Dizier (Haute-Marne), dans le quartier sensible du Vert-Bois, en lien avec cette affaire, selon une source policière. L'homme venait y passer des week-end en famille.

Mercredi matin, les policiers de la brigade de recherche et d'intervention (BRI) ont bouclé le quartier et arrêté une femme habillée d'une burqa, a constaté un correspondant de l'AFP. Selon des voisins, elle louait un petit pavillon, où elle résidait depuis six, sept mois avec deux enfants en bas âge, les volets toujours fermés. Les policiers ont ouvert la porte du garage à l'aide d'explosifs ou de coups de feu.

Cette enquête antiterroriste, dirigée par le parquet de Paris, a été confiée à la brigade criminelle de la PJ parisienne et la direction générale de la sécurité intérieure (DGSI).

Trois impacts de balles

Durant leurs investigations, les enquêteurs font par ailleurs une découverte troublante: l'ADN de l'étudiant arrêté est aussi retrouvé dans la voiture d'Aurélie Châtelain, une femme de 32 ans du Nord retrouvée morte dimanche matin à Villejuif.

Or, c'est dans cette même ville du Val-de-Marne, en banlieue sud de Paris, qu'une ou deux églises étaient visées par le jeune homme, selon une source policière.

Le corps d'Aurélie Châtelain, présentant trois impacts de balles, a été retrouvé dans sa voiture en flammes stationnée dans une rue peu passante. La jeune danseuse était arrivée samedi depuis sa ville de Caudry, près de Valenciennes, pour suivre un stage de pilates, une méthode douce de gymnastique.

Son meurtre reste mystérieux, sans aucun témoin. Seule une riveraine a expliqué dimanche à l'AFP avoir entendu "comme un coup de pétard" "vers 08H00".

Selon Bernard Cazeneuve, les investigations ont permis d'établir la présence de

l'homme arrêté pour terrorisme à Villejuif, "puis son implication dans le meurtre" d'Aurélie Châtelain. "L'enquête déterminera les raisons du crime commis contre cette jeune femme", a estimé le ministre.

(Avec AFP)

http://www.challenges.fr/

Greece

Le parti Aube dorée, jugé comme organisation criminelle

19.04.2015

Le procès du parti néonazi et de ses dirigeants s'ouvre aujourd'hui. Ils sont notamment accusés du meurtre d'un jeune rappeur

Image: ARIS MESSINIS/AFP

C'est dans un espace spécialement aménagé dans la prison des femmes de Korydallos que commence ce lundi le procès historique des membres du parti néonazi grec Aube dorée.

Longtemps, l'omerta a régné sur l'action délétère de ce groupe entré au parlement pour la première fois aux législatives de 2012, avec 18 députés. Mais l'assassinat à l'arme blanche du rappeur antifasciste Pavlos Fyssas par un membre de la formation, le 18 septembre 2013, a eu l'effet d'un électrochoc sur la société grecque. Moins de deux semaines après, six députés du parti néonazi ont été inculpés, dont le dirigeant du groupe Nikos Michaloliakos, ainsi que de nombreux membres de la formation et des complices dans tous les rouages de l'Etat (police, armée, capitainerie, services secrets, justice).

Le procès qui démarre lundi va ainsi juger 69 prévenus, qui devront répondre de leur participation à une organisation criminelle, avec une dizaine d'accusations: assassinats de Pavlos Fyssas et de Loukman Sachzat – un jeune Pakistanais tué en janvier 2013 –, attaques contre des immigrés, violences contre des milliers de mili-

tants, juifs, Roms, homosexuels, handicapés, ou encore détention illégale d'armes… Les prévenus risquent de nombreuses années de prison.

Troisième formation du pays

Dans un pays traumatisé par la crise économique, Aube dorée, avec son slogan «La Grèce aux Grecs», avait médiatisé des actions «sociales» sur le terrain, comme la distribution de nourriture aux familles grecques dites «de souche», l'accompagnement des personnes âgées ou encore les rondes de sécurité dans les quartiers. Mais la réalité d'Aube dorée était tout autre: organisée de façon militaire, cette formation ouvertement xénophobe, antisémite, islamophobe, antieuropéenne, homophobe et eugéniste avait infiltré toutes les strates de la société.

«Est-ce parce que c'était le meurtre d'«un enfant de chez nous» que la population s'est enfin indignée?» s'est étonné Petros Constantinou, conseiller municipal d'Athènes. «Où étaient-ils tous quand nous protestions dans les quartiers pauvres du Pirée et d'ailleurs contre les ratonnades contre les immigrés?»

La presse, longtemps silencieuse, multiplie dès lors les témoignages d'anciens membres d'Aube dorée. Ceux-ci dévoilent le comportement mafieux de cette organisation. Mais aussi les connivences dont elle bénéficiait, à tous les niveaux: entraînements dans des camps paramilitaires par des membres des forces armées, ratonnades de mèche avec les policiers, rackets auprès de commerçants, trafic de cigarettes illégales, pressions contre des artistes avec la faction fondamentaliste de l'Eglise et contre les marins avec la composante ultralibérale des armateurs, embrigadement de collégiens et de lycéens…

Pourtant, malgré l'emprisonnement ou l'assignation à résidence de ses principaux dirigeants depuis un an et demi, Aube dorée devient la troisième formation politique du pays aux élections du 25 janvier 2015, avec 6,28% des voix et 17 députés. Depuis, les sondages les font descendre autour des 5%.

«Les incarcérations ont joué sur le résultat du parti. Sans cela, il serait à 15%. Le groupe n'est plus aussi actif. Mais il mettra du temps à disparaître car il est très enraciné», analyse la politologue Vassiliki Giorgiadou.

Procès gigantesque

D'où l'enjeu de ce procès retentissant, où seront présents les 69 accusés, 100 avocats de la défense et autant de l'action civile, ainsi que quelque 130 témoins. Et beaucoup de journalistes venus du monde entier.

Les avocats de la famille de Pavlos Fyssas ont prévenu: «Attention que ce ne soit pas un simulacre. Ce procès doit être crédible et jouer un rôle pédagogique. C'est une opportunité pour la société grecque; pour qu'on prenne conscience de ce qui se passe réellement dans ce pays depuis de nombreuses années. La justice doit démontrer qu'Aube dorée est une organisation criminelle à caractère raciste et pas simplement un «parti politique légitime», comme elle le prétend. Le nazisme n'est

pas «une autre idéologie». Les membres d'Aube dorée se disent persécutés pour leurs idées. C'est un mensonge. Le procès concerne la poursuite de leurs actes criminels. Ce que nous voulons, c'est la fin du système d'immunité qui a permis à ces bataillons d'assaut d'agir avec la complicité de la police.» (TDG)

http://www.tdg.ch/

Iraq

Des ex-captives de l'État islamique décrivent une politique de viols systématiques

Les Yézidies qui ont pu s'échapper ont un besoin urgent de soins

15 avril 2015

(New York) – Le groupe armé extrémiste État islamique (EI) a commis systématiquement des viols et d'autres violences sexuelles à l'encontre de femmes et de filles appartenant à la minorité yézidie dans le nord de l'Irak, a déclaré Human Rights Watch aujourd'hui. Human Rights Watch a effectué une mission de recherche dans la ville de Dohuk en janvier et février 2015, lors de laquelle l'organisation a interrogé 20 femmes et filles qui ont réussi à s'échapper après avoir été capturées par l'EI, et a examiné les déclarations faites par l'EI à ce sujet.

Human Rights Watch a documenté un système organisé de viols et d'agressions sexuelles, d'esclavage sexuel et de mariages forcés imposé par les forces de l'EI. De tels actes constituent des crimes de guerre et pourraient même constituer des crimes contre l'humanité. De nombreuses femmes et filles de cette région sont toujours portées disparues, mais celles qui ont survécu et se trouvent maintenant dans le Kurdistan irakien ont besoin d'un soutien psychosocial et d'autres formes d'assistance.

« Les forces de l'EI ont commis des viols de manière organisée, des agressions sexuelles et d'autres crimes atroces à l'encontre de femmes et de filles yézidies », a

déclaré Liesl Gerntholtz, directrice de la division Droits des femmes à Human Rights Watch. « *Celles qui ont eu la chance de s'échapper ont besoin d'être soignées pour le traumatisme inimaginable qu'elles ont subi.* »

Les forces de l'EI ont capturé plusieurs milliers de civils yézidis dans la province de Ninive dans le nord de l'Irak, en août 2014, selon des responsables du Kurdistan et des membres influents de la communauté yézidie. Des témoins ont raconté que les combattants avaient systématiquement séparé les jeunes femmes et les adolescentes de leurs familles et des autres captifs et les avaient déplacées d'un lieu à l'autre, en Irak et en Syrie.

Les 11 femmes et 9 filles que Human Rights Watch a interrogées ont réussi à s'enfuir entre septembre 2014 et janvier 2015. La moitié d'entre elles, dont deux jeunes filles âgées de 12 ans, ont affirmé avoir été violées – certaines à plusieurs reprises et par plusieurs combattants de l'EI. Presque toutes ont précisé avoir été mariées de force; vendues, dans certains cas plusieurs fois; ou offertes comme « *cadeaux.* » Ces femmes et filles ont également été témoins lorsque d'autres captives ont été violentées.

Human Rights Watch a également interrogé plus d'une douzaine d'autres personnes –des membre d'associations internationales et locales, des professionnels de la santé, des responsables kurdes, des chefs de communautés et des activistes – qui ont corroboré ces récits. Un médecin de la région qui a soigné des survivantes à Dohuk a déclaré à Human Rights Watch que sur les 105 femmes et filles qu'il avait examinées, 70 semblaient avoir été violées lors de leur captivité aux mains de l'EI.

Toutes les femmes et filles interrogées présentaient des signes d'extrême détresse psychologique. Beaucoup d'entre elles sont toujours séparées de leurs proches et parfois de leurs familles entières, soit parce que celles-ci ont été tuées par l'EI, soit parce qu'elles sont toujours détenues par l'EI. Plusieurs ont affirmé qu'elles avaient tenté de se suicider pendant leur captivité ou avaient été témoins de tentatives de suicide afin d'éviter un viol, un mariage forcé ou une conversion religieuse forcée.

En octobre 2014, l'EI a reconnu, dans sa publication *Dabiq,* que ses combattants avaient offert des femmes et des filles yézidies capturées à ses combattants comme « *butins de guerre.* » L'EI a cherché à justifier sa pratique de violences sexuelles en affirmant que l'Islam autorise les hommes à avoir des relations sexuelles avec des « *esclaves* » non musulmanes, y compris des filles, à les battre et à les vendre. Ces déclarations constituent une preuve supplémentaire de l'existence d'une pratique généralisée et d'un plan d'action systématique de la part de l'EI, a déclaré Human Rights Watch.

Les commandants de l'EI devraient libérer immédiatement tous leurs prisonniers civils, rendre les enfants à leurs familles et cesser la pratique des mariages et des conversions religieuses forcés, a affirmé Human Rights Watch. Ils devraient prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre fin aux viols et aux autres violences sexuelles commises par leurs combattants. Les acteurs internationaux et locaux qui

ont de l'influence auprès de l'EI devraient insister pour que le groupe prenne ces mesures.

En 2014, le Gouvernement régional du Kurdistan (*Kurdistan Regional Government*, KRG) a absorbé plus de 637 000 personnes déplacées de la seule province de Ninive, et a fait d'importants efforts pour fournir des soins de santé et d'autres services aux femmes et filles yézidies qui ont pu s'échapper après leur capture par l'EI. Toutefois, ces soins se santé n'ont pas été sans défauts et lacunes, a noté Human Rights Watch. Certaines des personnes interrogées ont indiqué qu'elles avaient subi des tests médicaux, mais sans en connaître l'objectif, et qu'elles n'avaient jamais été informées des résultats.

Le directeur général chargé de la santé à Dohuk a déclaré à Human Rights Watch que les autorités locales avaient identifié moins de 150 femmes et filles qui s'étaient enfuies des mains de l'EI et qu'une centaine d'entre elles seulement avaient reçu des soins médicaux. Selon le Directorat des affaires yézidies du KRG, 974 Yézidis s'étaient échappés à la date du 15 mars 2015, dont 513 femmes et 304 enfants.

Les femmes et les filles ont besoin d'un soutien psychologique post-traumatique et de thérapies de longue durée, a affirmé Human Rights Watch. Toutes n'ont pas eu immédiatement accès à des soins médicaux pour les blessures subies; à des produits contraceptifs d'urgence; à des services d'avortement sûrs et légaux, à des services de santé reproductive; et à un soutien psychosocial.

Les autorités du KRG devraient essayer de corriger les lacunes existantes dans les soins médicaux et le soutien psychosocial que reçoivent les femmes et les filles yézidies et s'assurer que les médecins fournissent aux survivantes de ces épreuves les résultats des tests qu'elles subissent et des informations sur les services disponibles, a ajouté Human Rights Watch. Le KRG devrait également mettre au point un plan afin d'aider les enfants nés d'un viol et s'assurer qu'ils bénéficient, ainsi que leurs mères, de services et de protection adéquats. En outre, le KRG devrait investir dans la formation à des compétences et à des techniques artisanales susceptibles de conduire à un emploi, afin d'aider ces femmes à se réinsérer dans une vie normale.

« *Les femmes et les filles yézidies qui se sont échappées des mains de l'EI sont encore confrontées à d'énormes défis et à un traumatisme persistant après l'expérience qu'elles ont vécue* », a affirmé Liesl Gerntholtz. « *Elles ont un besoin urgent d'aide et de soutien afin de retrouver la santé et de continuer à vivre.* »

Violations du droit international par l'État islamique

Enlèvements et détentions

Depuis le début des offensives de l'EI à Sinjar et dans les environs le 3 août 2014, plus de 736 000 Irakiens, principalement des Yézidis et des membres d'autres minorités religieuses, ont fui leurs habitations dans la province de Ninive, se rendant

pour la plupart dans la région semi-autonome du Kurdistan irakien, selon l'Organisation internationale pour les migrations. Les combattants de l'EI ont exécuté des centaines de civils yézidis de sexe masculin, puis ont enlevé les membres de leurs familles, selon des rapports des Nations Unies et des organisations locales et internationales de défense des droits humains. Dans un récent rapport, l'ONU a affirmé que des enquêtes supplémentaires étaient nécessaires pour établir le nombre de personnes retenues captives ou tuées par l'EI, qui est « estimé à plusieurs milliers. »

Bien que plusieurs centaines de Yézidis se soient depuis lors échappés, selon des responsables du KRG, beaucoup sont encore en captivité dans diverses régions d'Irak et de Syrie. Les captives qui se sont enfuies et ont été interrogées par Human Rights Watch ont affirmé que l'EI détenait des Yézidis dans de multiples lieux dans le nord de l'Irak, notamment à Mossoul, Tal Afar, Tal Banat, Ba'aj, Rambusi et Sinjar, ainsi que dans des zones qu'il contrôle dans l'est de la Syrie, dont Raqqa et Rabi'a. Elles ont précisé que l'EI détenait captives des femmes et des filles dans des maisons, des hôtels, des usines, des cours de fermes, des écoles, des prisons, des bases militaires et d'anciens bâtiments gouvernementaux.

Des jeunes femmes et des filles ont raconté à Human Rights Watch que les combattants de l'EI les avaient d'abord séparées des hommes, des garçons et des femmes plus âgées. Ils les ont ensuite déplacées à plusieurs reprises de manière organisée et méthodique vers divers endroits situés en Irak et en Syrie. Quoique la plupart des combattants de l'EI semblaient être des Syriens ou des Irakiens, les survivantes ont affirmé que certains de leurs tortionnaires leur avaient dit qu'ils venaient d'autres pays du Moyen-Orient ou d'Afrique, comme la Libye, l'Algérie, l'Arabie saoudite et les Territoires palestiniens occupés, ainsi que d'Europe et d'Asie centrale.

Le nombre précis de Yézidis qui sont toujours captifs n'est pas connu à cause de la poursuite des hostilités en Irak et en Syrie, et parce qu'un certain nombre de Yézidis ont fui vers d'autres zones d'Irak ou vers d'autres pays voisins lorsque l'EI a attaqué. Le 13 mars 2015, le Haut Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme a affirmé dans un rapport qu'environ 3 000 personnes, principalement des Yézidis, seraient toujours captives de l'EI. Mais des responsables locaux, des prestataires de services et des personnes actives au sein de la communauté estiment que le nombre de Yézidis toujours détenus est très supérieur.

En septembre 2014, une organisation yézidie a fourni à Human Rights Watch une banque de données contenant les noms et l'âge de 3 133 Yézidis qui, selon elle, ont été enlevés ou tués par l'EI, ou qui sont portés disparus depuis le début de l'offensive de l'EI début août 2014. La banque de données est basée sur des entretiens avec des Yézidis déplacés dans le Kurdistan irakien. L'organisation a déclaré qu'à fin mars 2015, le nombre des Yézidis morts, enlevés ou portés disparus avait augmenté, pour atteindre 5 324.

Violences sexuelles et autres abus

Les femmes et les filles qui ont parlé à Human Rights Watch ont décrit les viols à répétition, les violences sexuelles et les autres sévices qu'elles ont subis lorsqu'elles étaient captives de l'EI.

Jalila (les noms de toutes les survivantes ont été modifiés pour protéger leur sécurité), âgée de 12 ans, a déclaré qu'elle avait été accostée avec sept membres de sa famille le 3 août 2014, alors qu'ils tentaient de fuir l'EI, par des hommes arabes qu'elle a reconnus car ils étaient originaires de son village, situé au nord de Sinjar. Ces hommes les ont livrés aux combattants de l'EI, qui ont alors séparé Jalila, sa sœur, sa belle-sœur et son neveu nouveau-né des autres membres de la famille et les ont emmenés à Tal Afar. Plus tard, les combattants ont emmené Jalila et sa sœur à Mossoul. Trente-cinq jours plus tard, ils ont séparé Jalila de sa sœur et l'ont emmenée dans une maison en Syrie où se trouvaient d'autres jeunes femmes et filles yézidies également enlevées. Jalila a déclaré:

Les hommes venaient et nous sélectionnaient. Quand ils venaient, ils nous disaient de nous lever et ils examinaient notre corps. Ils nous disaient de leur montrer nos cheveux et parfois ils battaient les filles si elles refusaient. Ils portaient des *dishdashas* [vêtements descendant jusqu'aux chevilles] et avaient de grosses barbes et les cheveux longs.

Jalila a affirmé que le combattant de l'EI qui l'a choisie l'a giflée et traînée hors de la maison parce qu'elle résistait. « *Je lui ai dit de ne pas me toucher et l'ai supplié de me laisser partir* », a-t-elle dit. « *Je lui ai demandé de me ramener à ma mère. J'étais une jeune fille et je lui ai demandé: 'Qu'est-ce que tu veux de moi?' Il a eu des rapports sexuels avec moi pendant trois jours.* »

Jalila a ajouté que pendant sa captivité, sept combattants de l'EI l'avaient « *possédée* » et que quatre d'entre eux l'avaient violée à plusieurs reprises: « *Parfois j'étais vendue. Parfois j'étais offerte en cadeau. Le dernier homme était le plus violent; il m'attachait les mains et les jambes.* »

Une autre jeune fille de 12 ans, Wafa, a déclaré à Human Rights Watch qu'en août, des combattants de l'EI l'ont enlevée en même temps que sa famille dans le village de Kocho. Ils ont emmené la famille dans une école à Tal Afar où se trouvaient déjà de nombreux autres Yézidi captifs, et les combattants l'ont séparée de sa famille. De là, ils l'ont emmenée dans divers lieux en Irak, puis à Raqqa, en Syrie. Un combattant plus âgé a affirmé à Wafa qu'elle ne serait pas maltraitée mais il l'a quand même violée à plusieurs reprises, a-t-elle dit.

« *Il dormait au même endroit que moi et m'a dit de ne pas avoir peur parce que j'étais comme sa fille* », a-t-elle dit. « *Un jour, je me suis réveillée et mes jambes étaient couvertes de sang.* » Wafa a réussi à s'échapper trois mois après son rapt mais ses parents, ses trois frères et sa sœur sont toujours portés manquants.

Les femmes et les filles qui affirment ne pas avoir été violées disent qu'elles ont

vécu dans un état de stress et d'anxiété continuels quand elles étaient témoins des sévices subis par d'autres femmes, craignant que ce soit bientôt leur tour.

Dilara, âgée de 20 ans, a déclaré que des combattants de l'EI l'avaient emmenée dans une salle de mariage en Syrie, où elle a vu environ 60 autres femmes yézidies captives. Les combattants de l'EI leur ont dit: « *Oubliez les membres de vos familles, à partir de maintenant vous allez nous épouser, porter nos enfants, Dieu va vous convertir à l'Islam et vous allez prier.* » Elle a déclaré à Human Rights Watch qu'elle avait vécu dans la peur constante d'être entraînée comme l'avaient été tant d'autres femmes et filles avant elle:

À partir de 9h30 du matin, des hommes venaient acheter des filles pour les violer. J'ai vu de mes propres yeux des combattants de l'EI tirer les cheveux des filles, les battre et frapper à la tête celles qui tentaient de résister. Ils étaient comme des animaux…. Après avoir traîné les filles dehors, ils les violaient, puis les ramenaient en échange de nouvelles filles. L'âge des filles allait de 8 ans à 30 ans… il ne restait plus que 20 filles à la fin.

Deux sœurs, Rana, 25 ans, et Sara, 21 ans, ont déclaré n'avoir rien pu faire pour empêcher que leur jeune sœur de 16 ans soit violentée par quatre hommes pendant plusieurs mois. Leur sœur a été autorisée à leur rendre visite et leur a raconté que le premier homme qui l'avait violée, qu'elle a décrit comme étant un Européen, l'avait aussi battue et menottée, lui avait fait subir des chocs électriques et l'avait privée de nourriture. Elle leur a dit qu'un autre combattant l'avait ensuite violée pendant un mois, puis l'avait donnée à un Algérien pour un mois. La dernière fois qu'elles ont vu leur sœur est lorsqu'un combattant saoudien de l'EI l'a prise. « *Depuis, nous sommes sans nouvelles d'elle* », a déclaré Sara. Les deux sœurs ont affirmé qu'elles aussi avaient été violées à plusieurs reprises par deux hommes, dont l'un a indiqué être originaire de Russie et l'autre du Kazakhstan.

Certaines femmes et filles ont déclaré à Human Rights Watch que les combattants de l'EI les battaient si elles résistaient ou les défiaient d'une quelconque manière.

Zara, âgée de 13 ans, a déclaré que les combattants de l'EI l'avaient accusée, avec deux autres filles, d'avoir profané un Coran alors qu'elles étaient retenues captives dans une ferme. « *Ils nous ont punies toutes les trois en nous emmenant dans le jardin et nous attachant les mains avec du fil de fer* », a-t-elle dit. « *Nous avions les yeux bandés et ils disaient qu'ils nous tueraient si nous ne leur disions pas qui avait fait cela. Ils nous ont battues pendant 10 minutes et ont tiré un coup de feu en l'air.* »

Leila, 25 ans, a réussi à s'enfuir de la maison où elle était retenue captive mais, comme elle se trouvait derrière les lignes de l'EI, elle a réalisé qu'elle était prise au piège et qu'elle devait revenir. Le commandant, un Irakien, lui a demandé pourquoi elle avait tenté de s'enfuir. Elle a affirmé avoir répondu: « *Parce que ce que vous nous faites est haram [interdit] et non islamique.* » Il l'a battue avec un câble et a aussi puni le garde qui n'avait pas pu empêcher sa tentative d'évasion. Le garde l'a

également battue. « *Depuis, mon état psychologique est devenu très mauvais et j'ai eu des évanouissements* », a-t-elle affirmé.

Mariages forcés

Des femmes et des filles ont indiqué à Human Rights Watch que les combattants de l'EI leur avaient dit qu'ils les avaient achetées pour des sommes allant jusqu'à 2 000 dollars à d'autres membres de l'EI.

Dans certains cas, les combattants de l'EI ont épousé de force leurs captives yézidies, plutôt que de les acheter. Narin, 20 ans, a déclaré que lorsqu'un combattant nommé Abu Du'ad l'a amenée à son domicile, sa femme est partie en signe de protestation. Il a alors fait venir un magistrat religieux pour accomplir une cérémonie de mariage mais Narin a refusé d'y participer. Abu Du'ad a persisté et a tenté d'obtenir la permission de la famille de Narin et a appelé le frère de celle-ci en Allemagne. « *Mais [mon frère] a dit non au mariage et a offert 50 000 dollars pour ma libération* », a raconté Narin. « *Abu Du'ad a répondu non.* »

Nadia, 23 ans, a déclaré qu'elle avait été séparée des hommes de sa famille lorsque des combattants de l'EI l'ont enlevée dans son village, près de Sinjar, en août. Elle a essayé de convaincre les combattants qu'elle était mariée afin d'éviter d'être violée, car elle avait entendu dire que les combattants de l'EI préféraient les vierges. Toutefois, après qu'elle eut été emmenée en Syrie, un des hommes a déclaré qu'il voulait l'épouser. « *Les autres filles qui étaient avec moi ont dit qu'il était interdit d'épouser une femme mariée* », a déclaré Nadia. « *L'homme a répondu: 'Mais pas si ce sont des femmes yézidies.'* »

L'EI a reconnu publiquement avoir réduit en esclavage des femmes et des enfants. Dans un article intitulé « *La restauration de l'esclavage avant l'heure* » paru dans *Dabiq*, le magazine en ligne en langue anglaise du groupe, l'EI a annoncé qu'il restaurait une coutume justifiée par la charia (loi islamique):

Après leur capture, les femmes et les enfants yézidis ont alors été répartis, selon les principes de la charia, entre les combattants de l'État islamique qui avaient participé aux opérations à Sinjar, après qu'un cinquième des esclaves eurent été transférés entre les mains des autorités de l'État islamique pour être répartis en tant que *khum* [taxe sur les prises de guerre].

Un document, présenté sous forme de questions et réponses, émis par ce qui semble être un Département de recherche et de fatwa de l'EI, déclare:

Il est permis d'acheter, de vendre ou de donner en cadeau des femmes captives et des esclaves, car elles ne sont qu'une propriété, dont on peut disposer à volonté.... Il est permis d'avoir des relations sexuelles avec la femme esclave qui n'a pas encore atteint la puberté si elle est physiquement prête pour ces rapports; toutefois si elle n'est pas prête, il est suffisant de jouir d'elle sans rapports sexuels.... Il est permis de battre la femme esclave en guise [de] *darb ta'deeb* [châtiment disciplinaire].

Tentatives de suicide

Les femmes et les filles qui ont parlé à Human Rights Watch ont décrit leurs propres tentatives de suicide ou les tentatives d'autres femmes comme étant un moyen d'éviter un viol, un mariage forcé ou une conversion religieuse forcée. Elles ont décrit comment elles s'étaient entaillé les poignets avec des morceaux de verre ou des rasoirs, ou tenté de se pendre, ou de s'électrocuter dans une baignoire, ou d'avaler des substances qu'elles croyaient empoisonnées.

Rashida, âgée de 31 ans, a réussi à parler à un de ses frères après son enlèvement, en utilisant secrètement le téléphone portable d'un combattant. Elle a dit à son frère que les combattants de l'EI voulaient la forcer à se convertir, puis à se marier. Il lui a dit qu'il allait essayer de l'aider mais que s'il ne réussissait pas, elle « *devrait se suicider car ce serait mieux que l'alternative.* » Rashida a déclaré:

Plus tard ce jour-là, ils [les combattants de l'EI] ont organisé une loterie avec nos noms et ont commencé à choisir des femmes en tirant leurs noms au sort. L'homme qui m'a sélectionnée, Abu Ghufran, m'a forcée à prendre un bain mais quand j'étais dans la salle de bains, j'ai essayé de me tuer. J'avais trouvé du poison dans la maison et je l'ai pris avec moi dans la salle de bains. Je savais que c'était toxique à cause de l'odeur. J'en ai distribué aux autres filles et nous avons toutes mélangé ce produit avec de l'eau dans la salle de bains et l'avons bu. Aucune d'entre nous n'est morte mais nous avons toutes été malades. Certaines ont perdu connaissance.

Leila a déclaré qu'elle avait vu deux filles essayer de se suicider en se tailladant les poignets avec des éclats de verre. Elle-même a également tenté de se suicider lorsque ses ravisseurs libyens l'ont forcée à prendre un bain, sachant que c'était typiquement le prélude à un viol:

Je suis allée dans la salle de bains, j'ai ouvert les robinets, je suis montée sur une chaise pour saisir le fil de l'ampoule électrique afin de m'électrocuter, mais il n'y avait pas d'électricité. Quand ils ont compris ce que je faisais, ils m'ont battue avec un long morceau de bois et à coups de poing. Mes yeux étaient tuméfiés et mes bras étaient bleuis. Ils m'ont menottée au lavabo, puis ont découpé mes vêtements avec un couteau et m'ont lavée. Ils m'ont sortie de la salle de bains, ont amené [mon amie] dans la pièce et l'ont violée devant moi.

Leila a précisé qu'elle avait été violée plus tard. Elle a affirmé avoir de nouveau tenté de se suicider et a montré à Human Rights Watch les cicatrices sur ses poignets où elle s'était tailladée à coups de rasoir.

Conversions forcées

Environ la moitié des femmes et des filles qui ont parlé à Human Rights Watch ont affirmé que les combattants de l'EI avaient fait pression sur elles pour qu'elles se convertissent à l'Islam. Zara, âgée de 13 ans, a déclaré qu'elle avait été retenue captive dans une maison de trois niveaux à Mossoul, en compagnie de filles âgées

de 10 à 15 ans:

Quand ils venaient choisir les filles, ils les emmenaient. Les filles pleuraient et parfois s'évanouissaient, et ils devaient les emmener de force. Ils nous ont forcées à nous convertir à l'Islam et nous avons toutes dû réciter la *shahada* [profession de foi islamique]. Ils nous ont dit: « *Vous les Yézidis, vous êtes des kufar [infidèles], vous devez répéter ces mots après le chef.* » Ils nous ont toutes rassemblées au même endroit et nous ont fait répéter après lui. Après que nous ayons dit la *shahada,* il a déclaré: Vous êtes maintenant converties à notre religion et c'est notre religion qui est la bonne. Nous n'avons pas osé ne pas dire la *shahada.*

Noor, âgée de 16 ans, a été détenue par des combattants de l'EI dans divers lieux, dont la ville de Mossoul. « *Le chef de ce groupe nous a demandé de nous convertir à l'Islam et de lire le Coran* », a-t-elle dit. « *Nous avons été forcées de lire le Coran et nous avons commencé à prier lentement. Nous avons commencé à agir comme des actrices.* »

Crimes de guerre et crimes contre l'humanité

Le viol et les autres formes de violence sexuelle, l'esclavage sexuel, les traitements cruels et d'autres abus commis pendant un conflit armé constituent autant de violations des lois de la guerre. Les tribunaux pénaux internationaux ont affirmé que le viol et les autres violences sexuelles pouvaient équivaloir à des actes de torture.

Les personnes qui commettent de graves violations des lois de la guerre avec une intention criminelle se rendent responsables de crimes de guerre. Des commandants et des dirigeants civils peuvent être poursuivis en justice pour crimes de guerre en vertu du principe de la responsabilité de commandement, quand ils savaient ou auraient dû savoir que des crimes de guerre étaient commis et quand ils ont pris des mesures insuffisantes pour les empêcher ou pour punir leurs responsables.

Les viols massifs et les autres graves abus commis par l'EI à l'encontre des civils yézidis peuvent constituer des crimes contre l'humanité. Les crimes contre l'humanité consistent en de graves infractions, parmi lesquelles le viol, l'esclavage sexuel, la mise en esclavage, l'emprisonnement illégal, la persécution d'un groupe religieux et d'autres actes inhumains causant intentionnellement de grandes souffrances, et qui s'inscrivent dans le cadre d'une attaque généralisée ou systématique contre une population civile.

Le mot « *généralisée* » se réfère à l'échelle sur laquelle les actes ont été commis ou au nombre des victimes. Le mot « *systématique* » se rapporte à « *une tendance établie ou un plan méthodique* ». Les déclarations publiques de l'EI concernant l'esclavage, les mariages forcés et les sévices infligés aux femmes capturées, ainsi que la vente organisée de femmes et de filles yézidies, démontrent l'existence d'une pratique généralisée et d'un plan d'action systématique de la part de l'EI.

Fourniture de services de santé

Soins médicaux

Les autorités du KRG ont fait de gros efforts pour fournir des services, notamment médicaux, aux femmes et filles yézidies et ont chargé un comité de santé à Dohuk de coordonner l'identification des survivantes et leur renvoi à des prestataires de services. Le directeur général de la santé à Dohuk, le Dr. Nezhar Ismet Taib, qui dirige ce comité, a déclaré que certaines familles ne souhaitaient pas révéler que leurs femmes avaient été enlevées et ceci a rendu difficile la tâche du comité pour identifier et traiter celles qui en ont besoin.

Presque toutes les femmes et les filles qui ont parlé à Human Rights Watch ont déclaré qu'elles avaient passé des examens médicaux. Un médecin local a déclaré que ces examens médicaux comprenaient un test sanguin de dépistage d'infections sexuellement transmissibles et de grossesses. Dans certains cas, les professionnels de la santé ont fourni des contraceptifs d'urgence et des prophylaxies anti-VIH, comme le recommande l'Organisation mondiale de la santé.

Il n'a pas été possible d'établir clairement si les médecins ont toujours obtenu le consentement informé des patientes avant d'effectuer ces examens. Narin, la jeune femme de 20 ans originaire de Sinjar, a déclaré à Human Rights Watch qu'elle avait été enlevée le 3 août et donnée en « *cadeau* » à un combattant de l'EI, qui a essayé de la forcer à l'épouser:

Je n'ai pas été violée – [le membre de l'EI] ne m'a pas touchée car je lui ai dit que j'étais malade.... J'ai passé un examen gynécologique à Dohuk, à la fin duquel j'ai été déclarée intacte. Je n'étais pas à l'aise pendant cet examen et [le médecin] ne m'a pas expliqué auparavant ce qu'elle allait me faire.

Les femmes et les filles qui passent les examens médicaux n'en reçoivent pas toujours les résultats. Les deux sœurs, Rana et Sara, ont déclaré qu'elles avaient passé cinq mois aux mains de l'EI et que les combattants les avaient violées à de nombreuses reprises. Elles ont ajouté qu'après leur évasion en décembre, elles ont reçu des soins médicaux et subi des tests, mais que six semaines plus tard, elles n'avaient toujours pas reçu les résultats de ces tests.Une jeune fille de dix-huit ans, Arwa, originaire de Kocho, a réussi à s'échapper en décembre après avoir été violée par des combattants de l'EI. Elle a déclaré à Human Rights Watch qu'elle attendait toujours les résultats de ses tests sept semaines plus tard.

Les autorités locales devraient s'assurer que les personnels de santé informent les femmes et les filles de l'objectif de chaque test et qu'elles consentent explicitement à chaque procédure. L'Organisation mondiale de la santé a fourni des directives pour l'accomplissement de tels tests et pour l'obtention d'un consentement informé.

Receler les résultats de tels examens, qu'ils soient positifs ou négatifs, peut aggraver les craintes de ces femmes et de ces filles concernant leur état de santé. Les personnels de santé devraient s'assurer qu'un suivi soit effectué pour ces femmes et ces filles, y compris par la fourniture des résultats de leurs examens, ainsi que

de toutes les informations et les traitements médicaux que leur état nécessite.

Soutien psychosocial

Le soutien psychosocial pour les femmes et les filles qui se sont échappées des mains de l'EI est un service crucial, qui est dans une large mesure inexistant dans le Kurdistan irakien. Toutes les femmes et filles interrogées ont présenté des signes de traumatisme. Jalila, la jeune fille de 12 ans violée par quatre combattants de l'EI, a déclaré: « *Je ne peux plus dormir la nuit car j'ai constamment le souvenir de la manière dont ils m'ont violée. Je veux faire quelque chose pour oublier mes problèmes psychologiques. Je veux quitter l'Irak jusqu'à ce que les choses s'améliorent, je ne veux pas être de nouveau capturée.* » Lorsqu'elle a fait ces déclarations, elle n'avait pas reçu de conseil professionnel.

La jeune fille de seize ans, Noor, a déclaré à Human Rights Watch que les combattants de l'EI l'avaient enlevée le 3 août à Tal Afar et l'avaient gardée captive jusqu'en septembre, date à laquelle elle s'est échappée. Un combattant de l'EI l'a violée à de nombreuses reprises sur une période de cinq jours, a-t-elle dit. Elle a affirmé que lors des deux premiers mois après son évasion, elle était tellement traumatisée qu'elle pleurait presque constamment.

Noor a réussi à obtenir un soutien psychosocial. Un militant local a arrangé pour elle trois ou quatre consultations chez un psychothérapeute à l'hôpital et lui a rendu visite fréquemment pour l'encourager à prendre régulièrement des conseils psychosociaux. Noor suivait un traitement psychosocial régulier, ainsi que des cours de formation artisanale, et quittait régulièrement le camp pour participer à des activités sociales avec des militants d'organisations locales.

Toutefois, les représentants d'agences internationales et d'organisations non gouvernementales ont déclaré à Human Rights Watch que non seulement il y avait une insuffisance de soutien psychosocial disponible, mais aussi une réticence de la part de la communauté à accepter une telle aide. Un militant a déclaré qu'il était obligé de rendre visite à de nombreuses reprises aux filles et à leurs tuteurs légaux afin de les encourager à participer à des séances de conseil psychosocial, avant qu'elle n'y consentent.

Plusieurs de celles qui ont été interrogées par Human Rights Watch ont déclaré qu'elles aimeraient recevoir une thérapie psychosociale. Narin, la jeune femme de 20 ans de Sinjar, a déclaré:

Personne ne m'a proposé de séances de conseil en tête-à-tête d'aucune sorte. Cela m'intéresserait de recevoir des conseils de la part de professionnels pour m'aider à assimiler mes expériences, si c'était disponible.... J'ai du mal à dormir la nuit et je ne dors que quelques heures à la fois. Quand je dors, je vois souvent mes parents et mes frères et sœurs, en particulier l'image de mes frères obligés de s'agenouiller sur la route, et aussi le visage de ma mère.

Les organisations internationales et locales confirment que le nombre de psycho-

thérapeutes disponibles est insuffisant pour satisfaire les besoins des femmes et des filles, compte tenu du nombre de celles qui se sont évadées et de la probabilité que d'autres continuent d'arriver.

Le dr. Taib a déclaré à Human Rights Watch que bien que n'ayant pas lui-même eu connaissance de suicides de femmes ou de filles qui s'étaient échappées, il savait que beaucoup d'entre elles avaient des tendances suicidaires. Il a précisé que les femmes et les filles qui se faisaient soigner auprès de responsables locaux, faisaient l'objet d'une évaluation en même temps qu'elles recevaient des soins médicaux. L'équipe de santé désignée pour aider les femmes et filles yézidies compte deux psychologues et deux psychothérapeutes, mais prévoit d'augmenter le nombre de ceux-ci jusqu'à dix. En outre, certaines organisations et agences internationales fournissent un soutien psychosocial. Une psychothérapeute attachée au Centre Jian pour les droits de l'homme a déclaré qu'elle et une collègue avaient fourni un soutien à 20 femmes et filles yézidies qui avaient échappé à l'EI.

À court terme, les psychologues et les travailleurs sociaux, en particulier ceux qui parlent le dialecte yézidi local, ont besoin de formation sur les méthodes de suivi psychologique. Ceci devrait s'ajouter au recrutement de psychothérapeutes pour s'occuper des cas urgents. Davantage d'efforts sont également nécessaires pour encourager les personnes susceptibles d'avoir besoin de ces services et les instruire sur la manière dont ils peuvent leur être utiles.

Grossesses et enfants résultant de viols

Le KRG n'a pas de plan général pour faire face au problème des grossesses ou des enfants résultant d'un viol. Le dr. Taib a déclaré à Human Rights Watch que le comité local sur la santé avait admis le principe selon lequel les autorités doivent protéger les femmes qui gardent ces enfants, notamment en leur fournissant un abri, ainsi que des soins prénataux et dans le domaine de la santé maternelle. Dans les cas où ces femmes refusent de s'occuper de ces enfants, des tribunaux de statut personnel devront prendre des décisions concernant le bien-être des enfants.

Lorsque la mère naturelle de l'enfant et sa proche famille renoncent à l'enfant ou l'abandonnent, ou sont incapables de s'occuper de lui de manière adéquate, les autorités devraient assurer à l'enfant une prise en charge de substitution appropriée, par l'intermédiaire d'autorités locales compétentes et d'organisations non gouvernementales autorisées. Dans les cas où la mère naturelle de l'enfant et sa proche famille ne renoncent pas à l'enfant, les autorités devraient tout d'abord s'efforcer de permettre à l'enfant de rester à la charge de sa mère ou, quand c'est justifié, d'autres membres de la famille proche, à moins que ce soit contraire aux intérêts de l'enfant. Si les femmes choisissent d'élever ces enfants, un plan devrait être mis en place visant à leur fournir une assistance, y compris un soutien psychosocial et financier.

Les responsables devraient s'assurer que des informations concernant ce type de services soient disponibles pour les femmes et les filles et qu'elles puissent y avoir

accès de manière confidentielle.

L'avortement est illégal en Irak. Des responsables locaux ont déclaré à Human Rights Watch qu'il est interdit dans la région du Kurdistan, même dans les cas de viol, sauf si un médecin le considère comme une nécessité médicale, par exemple en cas de risque pour la vie de la mère. Le KRG devrait clarifier d'urgence, à l'intention des fournisseurs de soins de santé, les circonstances dans lesquelles ils peuvent légalement provoquer un avortement pour les femmes et les filles qui se sont échappées des mains de l'EI, y compris pour celles qui présentent un risque de commettre un suicide ou de subir des violences liées à « *l'honneur* ». Le gouvernement irakien devrait également envisager d'urgence d'amender le code pénal afin d'autoriser des avortements sûrs pour les femmes et les filles qui ont subi des violences sexuelles.

En outre, les responsables du KRG devraient encourager les dirigeants religieux et communautaires à accueillir au sein de la communauté les enfants nés d'un viol si leurs mères choisissent librement de les élever dans la communauté yézidie, et de fournir le soutien social dont ces femmes ont besoin.

Honte et réintégration

Baba Sheikh, un chef religieux yézidi, a émis une déclaration le 6 septembre, dans laquelle il affirmait que les femmes qui avaient échappé à leurs ravisseurs de l'EI étaient les bienvenues à leur retour dans la communauté et affirmait que personne ne devrait leur faire de mal. Le 6 février 2015, il a réitéré cet appel, déclarant:

Ces survivantes demeurent de pures Yézidies et personne ne doit douter de leur foi yézidie parce qu'elles ont été victimes de circonstances qui échappaient à leur contrôle.... Par conséquent, nous appelons chacun à coopérer avec ces victimes et à les soutenir afin qu'elles puissent de nouveau vivre des vies normales et réintégrer la société.

Ces déclarations semblent avoir eu pour effet de protéger ces femmes et filles yézidies contre certains risques et d'encourager leurs familles à chercher à leur procurer des soins.

Ismail Ali, directeur général du KRG chargé de combattre les violences faites aux femmes à Dohuk, a déclaré à Human Rights Watch que les responsables n'avaient pas connaissance de cas où une femme ou une fille yézidie serait exposée à des risques provenant de sa famille depuis son retour, mais que si de tels cas se présentaient, un refuge était disponible pour elles. En outre, les autorités devraient fournir des programmes garantissant une réhabilitation à long terme, ainsi que des solutions en termes d'hébergement, pour toutes les femmes victimes de violences qui ne peuvent compter sur le soutien de leur famille ou qui sont menacées, ainsi que des programmes de formation pour les responsables, les militants locaux, les travailleurs sociaux et les personnels de santé pour identifier les cas dans lesquels les femmes risquent de subir des violences de la part de leurs familles. Les autorités devraient également, en coordination avec les responsables religieux et commu-

nautaires, agir dans le domaine de la sensibilisation et de l'éducation, en particulier des hommes et des garçons, afin d'éviter les violences à l'égard des femmes.

En outre, un investissement dans des programmes de formation et d'acquisition de techniques aiderait à réinsérer ces femmes dans la vie quotidienne. Une organisation fournit des cours de couture et de diverses techniques artisanales dans les camps.

De nombreuses femmes et filles ont déclaré qu'elles souhaitaient avoir un emploi afin de pouvoir aider financièrement leurs familles. Elles ont souligné que rester oisives dans les camps, entourées de membres de leurs familles qui sont également traumatisés, accroissait ou exacerbait leur propre traumatisme.

Arwa, une jeune fille de 18 ans originaire de Kocho, a déclaré: « *Ce que je désire plus que tout, c'est travailler, de sorte que je puisse détourner mes pensées de tout ce qui s'est passé.* »|

L'Association pour l'assistance en temps de crise et la coopération en matière de développement (*Association for Crisis Assistance and Development Cooperation*, WADI), une organisation non gouvernementale germano-irakienne, est à la recherche de fonds pour construire un centre où les femmes et filles yézidies pourront acquérir une formation professionnelle. Les femmes et filles qui se sont échappées des mains de l'EI ont indiqué à Human Rights Watch qu'elles utiliseraient une telle structure. Des employés de WADI ont emmené certaines de ces femmes et filles hors des camps pour qu'elles participent à des activités sociales, ce qui a semblé les aider à s'occuper et à leur fournir un semblant de vie normale.

http://www.hrw.org/fr/

Lebanon

Lebanon resumes hostage talks with ISIS

Negotiations between the Lebanese government and ISISmilitants over the release of captive Lebanese servicemen have resumed after a prolonged stalemate, the families of the hostages said after meeting with Progressive Socialist Party leader Walid Jumblatt and Health Minister Wael Abu Faour over the weekend.

"Abu Faour confirmed that communication with ISIS had resumed after the group appointed a new head in the Qalamoun [region]," Hussein Youssef, spokesman for the families of the captives told The Daily Star after the meeting.

Negotiations between the Lebanese government and ISIS, who are holding at least nine Lebanese servicemen hostage, have been suspended since February, when the leader of an ISIS brigade in Qalamoun was shot dead by a senior official of his own group.

"Now that they appointed a new head for ISIS in the Qalamoun the Lebanese government has someone it can negotiate with," Youssef said.

During Saturday's meeting, Abu Faour also said that negotiations with the Nusra Front have progressed the furthest since the soldiers and policemen were captured, Youssef added.

Abu Faour said that "positive developments are expected very soon," in reference to negotiations with the Nusra Front.

He also confirmed slight developments in talks with ISIS and said that talks with the militant group have not been suspended, despite media reports alleging so.

The optimism over the release of the servicemen being held by the Nusra Front comes after General Security chief Maj. Gen. Abbas Ibrahim struck an upbeat note Friday about negotiations with the Al-Qaeda affiliate in Syria.

Ibrahim said that the negotiations for the release of the Lebanese hostages were on the right track. However, Ibrahim voiced his fears of "last-minute hitches aimed at improving the conditions of negotiations rather than returning to square one."

Ibrahim, tasked by the government to follow up negotiations for the release of the hostages, returned from talks with Turkish and Qatari mediators in Turkey this week amid signals suggesting that an agreement in the works for the hostage crisis could see the imminent release of all the 16 servicemen held by the Nusra Front.

Ibrahim, who is leading the official Lebanese negotiating team, expressed "appreciation" to both Turkey and Qatar for their roles in mediating a solution.

The Nusra Front and ISIS have been holding 25 Lebanese soldiers and policemen hostage on the outskirts of the town of Arsal since last August.

http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2015/Apr-20/295013-lebanon-resumes-hostage-talks-with-isis.ashx?

Russia

Jihad turns global

April 23, 2015

International terrorism has become one of the most dangerous threats to mankind and it has turned global. This is the considered opinion of Colonel-General Igor Sergun, Director of GRU, the Main Intelligence Directorate of the Gen. Staff of the Russian Armed Forces. Speaking in mid-April at the IV Conference on Security in the Defense Ministry in Moscow, Sergun provided a detailed analysis of the problem. Since he is not among the public figures frequently cited in the media, RIR decided to offer its readers the most complete summary of the key theses of the general.

Among international terrorist organizations, the role of radical Islamists is increasing. Source: EPA

According to the chief of the Russian military intelligence, there is a steady trend towards globalization of activities of extremist organizations. This includes a wide geographic spread, strengthening of the interaction between previously disparate groups, as well as swift adaptation to situational changes.

Radical Islamists

Among international terrorist organizations, the role of radical Islamists is increasing.

“Their leaders are developing collaboration and seek to create zones of instability, which include not only countries, but entire regions,” Sergun said. ‘Al-Qaeda’ re-

mains one of the most powerful terrorist organizations, although in current conditions it has become to a greater extent "the banner of the war against infidels" and "related regional groups operate almost independently".

'Islamic State' has assumed the lead role

Speaking about the genesis of the problem, Sergun said, "It is no secret that it was at the instigation of Western 'partners' that since the 1980s, Islamic extremism was rapidly gaining momentum. It is the legacy of the United States and other NATO member states, as well as of some countries in the Middle East and Central Asia."

To counter the Soviet troops in Afghanistan, there was heavy arming of scattered groups of Mujahideen who "subsequently merged into major terrorist groups and movements," he said.

Following the same pattern, "with financial and military assistance from Washington and its allies to eliminate the regime in Syria, unwanted by the West, the 'Islamic State of Iraq and the Levant' and 'Jabhat al-Nusra' were created. Military intervention in Libya by the Alliance entailed similar results.

The GRU chief said "the terrorists have declared the establishment of an 'Islamic caliphate' on occupied territories and started to set up their own 'public institutions', including financial and judicial systems. Sustainable centralized control over the armed groups has been organized," he said.

The situation in Africa

At the same time, the strengthening of ISIS has seriously destabilized the situation in Africa.

"ISIS provides substantial military and financial assistance to the local extremists, sends reinforcements to the Syrian and Iraqi terrorists."

According to Sergun, groups receiving such support are, 'Ansar al-Sharia', operating in North Africa, and 'Boko Haram,' in the west of the continent, while the greatest threat to the stability of East Africa is the Somali terrorist organization 'Al-Shabab al -Mujahedeen,' responsible for a number of high-profile actions.

Asia

Equally alarming is the situation that is developing in the Middle East and Central Asia. According to the general, extremist organizations such as the 'Taliban', 'Hizb-ut-Tahrir' and Islamic Movement of Uzbekistan maintain high combat potential.

"Currently, in Afghanistan alone, about 50 thousand militants are fighting. Afghan and Pakistani territories host a network of terrorist training camps, including for suicide bombers."

In addition, according to Sergun, active dissemination of radical Islamist ideas "has a negative impact on the development of the situation in Southeast Asia. In particu-

lar, unpredictable consequences could be caused by the extremist organization, 'Jamaa Islamiya', whose main goal is the creation of a single Islamic theocratic state within the borders of Brunei, Indonesia, Malaysia, Singapore and the Muslim provinces of Thailand and the Philippines," Sergun said.

Europe and America

In recent years, the level of terrorist threat in Europe has increased. This is primarily due to the insurgents returning from the "hot spots" ready to use the gained experience at home.

"More than 600 jihadists returned in the past four years to Germany alone," Sergun said.

Finally, according to Sergun, the extremists' influence has spread to include some South American regions.

"The Tri-border Area, located along the junction of Argentina, Brazil and Paraguay, is considered a springboard by the extremists," the general said.

Funding

Referring to the economic base of terrorism, Sergun noted that "reliable cash-flow channels include various non-governmental organizations and foundations. For example, in the states of the Arabian Peninsula there are about 200 such organisations."

In addition, "a major source of income is control over drugs production and trafficking. This activity brings the Islamists of the Middle East and Central Asia up to US $500 million a year."

In general, he said, under the slogan of struggle for 'pure Islam', international terrorism is becoming a form of transnational crime. "In fact, it has become a lucrative business with capital turnover running into billions, with drug trafficking, hostage-taking, smuggling weapons and precious metals," said the head of the GRU.

In search of additional sources of funding, jihadists purposefully develop links with nationalist organizations, pirates and separatists.

Thus, according to the head of Russian military intelligence, "we should expect that, in the short term, the level of terrorist threats in the world will remain high. Scaling up of extremist groups, among others at the instigation of the United States and its allies, especially in the Middle East and Central Asia, poses a real threat of terrorism export in Europe, the republics of the CIS and the Asia-Pacific region."

http://in.rbth.com/

USA

TERRORISM AND FUNDAMENTALISM NOT EXCLUSIVE TO ISLAM – ANALYSIS

APRIL 17, 2015

On April 15, amid a normalization of ties between the United States and Cuba, President Barack Obama revoked Cuba's status as a state sponsor of terrorism. Iran, Syria, and Sudan will continue to hold the dubious designation that until 2008 also included North Korea. Such lists have a problem: there is no clarity as to what constitutes a 'terrorist,' which allows for states and organizations to criminalize any action, dissent, or criticism as suits their purpose. It was not always so.

In the 1970s, terrorism was confined to specific groups like the Red Brigades in Italy, Sendero Luminoso in Peru or even the Ku Klux Klan in the United States. The term applied to groups and organizations worldwide espousing ideologies ranging from racial supremacy to left-wing extremism. Nobody had the exclusive 'rights' to the term. Today, the term terrorism has unfortunately become intrinsically associated with Islam. A stereotype has consolidated within Western culture that all Muslims are terrorists, suicide bombers with the gene for evil in their blood. Terrorist attacks are always tragedies that affect all of us. It is true that there seems to have been a concentration of ignoble acts over the past 30 years in the Middle East and North Africa, seemingly involving violence in the name of Islam; however, the media and world opinion have been rather myopic.

Islamic extremism is certainly dangerous, as is any extremism, but sometimes it is enhanced because it belongs to a different culture than ours in the West. For example, everyone will remember the attack on the Twin Towers in New York on 11 September 2001, attributed to Muslims, but what many do not know is that the second most violent attack in American history took place on April 19, 1995 in Oklahoma City, at the hands of Timothy McVeigh, a Christian, a former soldier, who planned and executed an attack in which 168 people lost their lives and another 800 were injured. The reasons, as stated by the same McVeigh, are to be found in the conduct of the US government, he claimed "increasingly hostile and therefore deserving of action strategically equivalent to those perpetrated by the United States against buildings in Serbia, Iraq or other nations.

Islam is a religion, which for most of the centuries it has been practiced, has professed tolerance. Its non-ecclesiastical structure has made it easy for some to interpret its tenets in varying and sometimes very intolerant ways, as Islamic State or al-Qaida have infamously demonstrated. Nevertheless, the West has been guilty itself of confusing what is written in the texts with the practices implemented by terrorist groups and by some exalted imam who use religion as a pretext to commit crimes against humanity. This is evidently unfair and wrong. Would we ever confuse the massacre of 2,900 Palestinian refugees at the Sabra and Shatila Camp in

Beirut by Christian Phalangist militias in September 1982 with the words of Jesus Christ and his teachings of peace? It is very doubtful. The episode, classified by the Assembly of the United Nations as genocide, was documented by photographers who clearly described the perpetrators as Christians because they were brandishing crucifixes during the massacre.

Islam, which represents more than a billion people of every race, nationality and culture, as well as being a religion is also a lifestyle. The overwhelming majority of Muslims profess a religion of peace, mercy, and forgiveness that has nothing to do with the violence of Islamic State, or al-Shabaab in Somalia and Kenya, or Boko Haram. Moreover, only 18% of Muslims reside in the Arab world – the majority is scattered in every corner of the earth. Muslims believe in the chain of prophets starting with Adam and including Noah, Abraham, Ishmael, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Moses, Aaron, David, Solomon, Elias, Jonah, John the Baptist and Jesus. When discussing Islam, therefore, it is important to avoid making the now all too common link to terrorism. Perhaps it is even wrong to speak of "Islamic terrorism," especially as the modern manifestations of Islamic extremism have more to do with the West than with Mecca, having their roots in the Afghanistan of the late eighties and early nineties, with the full financial and military support of the United States and some Arab Gulf countries.

The West needs no lessons in using religion for political repression and massacring civilians. From the austerity and iconoclasm of the middle ages to the Inquisition that sentenced peaceful philosophers like Giordano Bruno to be burned alive, to Oliver Cromwell in 17th century Britain and to the colonization of Africa, just for starters, the West has been more than an inspiration for what we call Islamic terrorists. And Christian terrorism, not just Sabra and Shatila, has not been lost in history. It is very much alive today. Christian 'terrorists' read the Bible. They hunt demons and abortionists. And dream of a society based on the Ten Commandments. From the US to China: Christian groups are ready to kill.

Extremism is not a prerogative of Islam as suggested by a study carried out by the SPLC (Southern Poverty Law Center), an American organization that, among other things, specializes in the identification of so-called hate groups, or those aggregations touting ideas of racial or religious hatred. According to the SPLC, between April 2009 and February 2015 on US soil more people have died because of Christian, rather than Muslim, fanaticism. But there have been victims of Christian fanatics worldwide. Terrorism can be fomented by warped interpretations of the Quran just as by equally warped interpretations of the Bible and the Book of Revelation. Cases in which Christians, far from being the victims, become the executioners.

It's just that it has not occurred to anyone that Christians should be blaming themselves for some of the most violent events in history – not including the world wars, just to mention two, of the past century. More recently and in areas not far from where groups claim allegiance to al-Qaida or Islamic State, Christian Hutus extermi-

nated 800,000 Tutsis in Rwanda over a two-month period, in a war described as a genocide by the United Nations, without making any distinction between men, women and children. The Catholic Church obviously knew and there was a clear, if limited, involvement of its prelates, some of whom have been arrested and tried and others transferred to Europe such as Father Wenceslas Munyeshyaka, who fled to France to void serving his sentence.

Father Wenceslas, who was photographed several times brandishing a gun and colluding with Hutu militias was convicted in Rwanda "in absentia" for genocide and rape. The International Criminal Court of Rwanda has sought and failed to obtain his extradition, but the French Catholic church has always refused. This is not an isolated case. Father Athanase Seromba personally ordered the demolition by bulldozers of his church where he had just bolted the doors, trapping the 2,000 people he had invited to "protect."

In discussions of Boko Haram in Nigeria or al-Shabaab in Kenya and Somalia, murder, kidnappings, village raids and the use of child soldiers and sex slaves has been widely documented. Little is said about the very Christian group that 'pioneered' such tactics in northern Uganda and the Democratic Republic of Congo. The Lord's Resistance Army (LRA), first known as the United Holy Salvation Army and Uganda Christian Army, led by Joseph Kony, is a military and religious movement formed by Christians in 1987 and accused of crimes against humanity – murder, kidnappings, rapes, slavery and torture. The LRA's stated purpose is to fight Islam and establish a theocracy in Uganda based on the Ten Commandments.

The LRA has been directly responsible for an unknown number of murders (at least 100,000) and the displacement of millions over the years. Its leaders have been accused of crimes against humanity, including killings, abductions, mutilations, torture, rapes, and enslavement for sexual purposes. Joseph Kony has proclaimed himself a spokesman of God and the medium of the Holy Spirit. The LRA emerged from the armed resistance movement active in northern Uganda, following the overthrow of the government led by Acholi Tiko Okello at the hands of Yoweri Museveni, founder of the National Resistance Army. The ideology of the group is a mixture of syncretism, traditional mysticism of the African peoples, Acholi nationalism and Christian fundamentalism. Similar groups, in February 2014, were guilty of massacring Muslim Balaka communities in the Central African Republic. Last January alone the victims are estimated at over 1,000, but at the end of the counts of this conflict that has lasted for years the victims are likely to be tens of thousands.

From America to Africa, up to the Far East Asia, the fundamentalists 'of the cross' are organized in terrorist groups. They fight against abortion, interracial marriages, homosexuals and other cults. Sometimes even against fellow Christians who do not recognize their fundamentalist vision. But, apart from acting blind and deaf to the suffering caused by Christian terrorism, the West also fails to recognize Muslims' own responses and rejection of their fundamentalist manifestations.

The Shiite Lebanese Hezbollah movement's militia, which many Western countries, including the United States and Canada, insist on branding a terrorist organization ignoring the complexities of 20th-century Lebanese politics, has been at the forefront of the struggle against Islamic State and al-Qaida offshoots such as the al-Nusra Front. Hezbollah has weakened terrorist groups in the strategic area of Quseir and in the mountain range of Qalamoun in Syria. Hezbollah's leader, Hassan Nasrallah, has recently pointed out: "The equation of army-people-resistance was able to liberate our land, where the world had failed. The resistance, next to the army and the people, has helped protect the borders of Lebanon. That's why Hezbollah not only should not be considered a terrorist movement, it should be recognized as a subject, in the Arab world, fighting all forms of terrorism and fundamentalism, which it does with the support of the people.

From the beginning, the civil war in Syria, aided and abetted by the West, which at one point in 2013 seemed ready to launch missile strikes against Damascus, has stirred sectarian divisions and threatened the region and the world. To include Hezbollah in the same ranks as al-Qaeda, al Nusra and Islamic State without considering the former's considerable political relevance is hypocrisy. Similarly, in Yemen, the Houthi 'rebels, against whom Saudi Arabia, Egypt and Gulf allies are fighting, defeated the Salafi movement that morphed into the now notorious terrorist groups proliferating in southwestern Yemen, such as al-Qaeda in the Arabian Peninsula (AQAP). Finally, it should be stressed that the fundamentalist groups and radicals have no support from political groups, parties and movements in the Middle East, perhaps even less so today than it was the case through the 1960s-1980s, when social and nationalistic aspirations were often championed by secular terrorism. Islam contains within it, as a faith and as a society, the most effective tools to challenge its own fundamentalisms.

This article was published by Geopolitical Monitor.com

Yemen

Seeds of Conflict, Ground of Transition

APRIL 18, 2015

The deeper context of Yemen's conflicts must be grasped if a humane solution is to be found, says HRH Prince Hassan of Jordan.

During the many crises that have engulfed the Arab region from the occupation of Iraq in 2003 to the latest upheaval in Yemen, a consistent theme of my analysis has been to emphasize the limitations of that much-touted panacea, "a political solution." The proposition has gathered increasing force over the years: In those lands of the Arab Spring where such a "solution" has been implemented or attempted (Libya, Syria, Iraq and Yemen), a range of destructive effects — extremism, separatist conflicts and the collapse of state institutions — have accelerated or been further incubated.

The result is that "a political solution" to the regional divisions in Arab societies has become either an empty slogan, carelessly invoked as the all-purpose answer, or equally a form of wishful thinking. For this reason, it is vital to stress the importance of the *humane* solution; one that restores dignity, legitimacy and justice, and one that can offer a chance of reconstruction according to a clear methodology.

A fresh commitment is required to develop a new Arab intellectual project that supersedes the current categorical divisions that have placed our nation between dichotomies of: religion and state, doctrine and emirate, Sunni and Shiite, Rafida and Salafism, or the Islamic State and al-Qaeda. This is a call for Yemen and its people, and it is out of responsibility that I write these lines; to ensure that silence does not cast its apathetic shadow over the events in Yemen, the tragedy of state collapse, the displacement of thousands, the killing of innocent civilians and the destruction of property and heritage.

When speaking of Yemen and the military intervention, heed must be taken of the military trail that leads from past wars to its tragic reality today. For the promises of revolutions and revolutionaries were repeatedly undermined throughout different periods of the modern history of Yemen.

THE HISTORY

Today, the population in Yemen exceeds 24 million. Its constituents are varied, with loyalty to the centuries-old community known as al-Zaidiyyah, existing alongside that of the Shafi'ite Sunnah. In Yemen, the tribal structure strongly dominates society and appears whenever power calls. Houthis, who are associated with the Zaydi doctrine but do not represent its essence converging with the Sunnah, believe in the possibility of reclaiming the Imamate State; the latter disappeared following the revolt of 1970, during which the Hamiduddin family sought refuge in the King-

dom of Saudi Arabia. At that time, the hope was that Yemen would emerge from the revolution as a modern nation-state, but instead, along with its army, it regressed once more to tribal authority.

While rural and highland regions remained outside of Ottoman control, an era of wars began with Yemeni resistance to Ottoman presence in and control over particular cities throughout two periods: the Yemen *Eyalah* (Province) period between 1539 and 1634, and the Yemen *Wilayah* (Administrative district) period between 1872 and 1911. Throughout its presence in Yemen, the Ottoman Empire's control remained restricted to Zabid, Mokha and Aden. The northern highlands (where Sa'ada is located today) were unstable, hotbeds of tribal and Zaydi rebellion and dissent against the Ottomans. After a long period of marginalization and poverty, Sa'ada became the fertile soil from which an independent sentiment and identity was grown.

In between these two aforementioned periods, Britain had begun exercising influence in Yemen by occupying Perim island, located at the entrance to the Red Sea, in 1799. Britain went on to occupy Aden, with its key location by the Red Sea, in 1839, though only after facing fierce opposition by its inhabitants.

The Ottomans had attempted to annex Sana'a for the first time in 1849, but they were met with grave losses that amounted to 1,500 troop deaths. The failed effort eventually forced them into surrendering to Imam Yahya in 1911. At the time, he was ruler of the northern highlands, an area that was the source of repeated attacks by tribal leaders against the Ottomans. The result was the Treaty of Daan, which granted Imam Yahya self-rule over the Zaydi-controlled northern highlands, leaving the control of the central Shafi'ite region to the Turks, while Aden remained within the grip of the British Empire. A consequence of this period was increasing Yemeni sympathy toward the movement existing in Sa'ada and the northern highlands.

The Ottoman state had asked for the assistance of my grandfather, al-Hussein bin Ali, to establish security and obedience in Asir against Mohammed bin Ali al-Idrisi's revolt in 1910. The intervention then was to force the tribes into complying with the Ottoman state. Similarly, the northern Yemeni frontier continued to assert that it was the meeting-point of struggle with the north, and continued to clash with the Saudi neighbor on several occasions; this led Saudi Arabia into interveningrecurrently to maintain the security and stability of its borders.

The struggle for power in Yemen in those decades has left its mark. The current situation in Yemen appears to be drawn by the fragmentation produced in that momentous era; Aden and the south, the north and the Imamate, and the central region with Sana'a and its Shafi'ite neighbors. It is a fate decided by history and one that continues to shape the reality in Yemen to this very day.

The second major war and military invasion witnessed by Yemen began when Gamal Abdel Nasser, in support of Yemen's then-president, Abdullah al-Sallal, provided air cover in 1962. Nasser declared that "the revolution of Yemen is our revolution," and he sent an Egyptian force of as many as 70,000 troops — equivalent to a third of the Egyptian army — into Yemen. At that time, Egypt regarded the support of Jordan and Saudi Arabia for the Yemeni regime as a form of alliance between Arab reactionaries and the Imamate in Yemen (the latter, also called Mutawakkilite kingdom, had been established in 1918, and it was to end in 1970 with the declaration of the People's Democratic Republic of Yemen, or PDRY).

Despite all that, the war — called "the September revolution" — failed to deliver Yemen to the shores of a modern nation-state. Instead, it delivered the revolutionary state to a worse reality dominated by partisan interests, identity clashes and sectarian conflicts.

http://www.fairobserver.com/

Disclaimer of Liability and Endorsement

While the African Centre for the Study and Research on Terrorism (ACSRT) strives to make the information on this publication as timely and accurate as possible, the ACSRT makes no claims, promises, or guarantees about the accuracy, completeness, or adequacy of its contents, and expressly disclaims liability for errors and omissions in its contents. No warranty of any kind, implied, expressed, or statutory, including but not limited to the warranties of non-infringement of third party rights, title, merchantability, fitness for a particular purpose or freedom from computer virus, is given with respect to the contents of this publication or its links to other Internet resources.

It should be noted that any opinions expressed are the responsibility of the authors and not of the African Centre for the Study and Research on Terrorism (ACSRT), its publication board, its management or any funder or sponsor of the ACSRT, nor that of the African Union Commission (AUC),

Reference in this publication to any specific commercial product, process, or service, or the use of any trade, firm or corporation name is for the information and convenience of the public, and does not constitute endorsement, recommendation, or favoring by the ACSRT and AUC.